

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 44

MONTREAL, 28 FEVRIER 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE RECUEILLEMENT DE LA FEMME APRES LES PLAISIRS MONDAINS DU CARNAVAL

ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Bâtiment de "La Presse,"
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la
correspondance, 758. Tirage du Bureau de Poste pour les
journaux, 2191.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTRE FRONTISPICE

Encore qu'il ne soit que symbolique, le portrait que nous publions aujourd'hui en première page pourra-t-il inspirer un sentiment tendre à plus d'un de nos lecteurs. C'est que ce portrait, comme du reste toutes les oeuvres de maître, est moins la photographie d'une femme en particulier que celle de la féminité tout entière, dans ce qu'elle a de traits purs et de sentiment élevé.

NOS PAGES CENTRALES

La passion des aventures chez nos compatriotes est bien connue. Parmi ces aventures, il semble que la course enfiévrée pour l'Or, ce Roi du siècle, exerce un attrait prédominant. La pépite jaune fait clignoter nos yeux. Ce n'est pas que nous chérissions la Fortune, mais nous recherchons avidement les excursions périlleuses. La Californie a attiré des milliers des nôtres; le Klondyke de même. Voilà que le Cap Nome, l'Eldorado du jour, magnétise ceux d'entre nous qui ont la passion des voyages hardis.

En effet, les journaux nous annonçaient dernièrement que nombre des nôtres sont établis à Cap Nome, et que leurs recherches pour le précieux métal semblent couronnées de succès.

Il sera donc intéressant pour les lecteurs de l'"Album Universel" de connaître quelle vie nos compatriotes mènent, ou plutôt quelle vie ils mènent, dans cet endroit éloigné de la civilisation. Nos pages centrales les renseigneront à ce sujet.

LE CRIME DE SAINT-EUSTACHE

L'intérêt que manifeste le public au malheureux événement qui vient de plonger dans le deuil une brave famille de Saint-Eustache, ainsi que toute la population de ce district, nous justifie bien de consacrer quelques pages de notre numéro au souvenir de ce drame passionnel. On trouvera la Petite Revue entièrement occupée par une intéressante monographie de Saint-Eustache, et à la page de l'Homme du jour (page 1037), quelques notes très intéressantes sur le détective McCaskill, qui vient de terminer avec succès cette cause si difficile et si délicate.

SERMONS LAIQUES

Deux raisons nous font supprimer pour quelque temps notre sermon hebdomadaire. La première, c'est qu'avec le saint temps du carême, nos différentes églises commenceront une série de prédications plus autorisées. La deuxième, c'est que les luttes politiques auxquelles le public assiste avec intérêt, et qui seront suivies de l'ouverture du Parlement et de notre Législature, méritent quelque peu l'attention d'un journal d'actualité comme l'"Album Universel".

M. L'ABBÉ PANNETON

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs l'article spécial de M. l'abbé Panneton, que nous publions aux pages 1040-1041. C'est une esquisse présentée aussi modestement qu'elle est touchée de main de maître. M. l'abbé Panneton a sa place toute marquée dans les lettres canadiennes.

COMBLE DE LA SAGESSE.

Avoir toujours une bouteille de BAUME RHUMAL à la maison, c'est bien facile et c'est le comble de la sagesse.

AU MONUMENT NATIONAL

Le grand succès obtenu l'an passé par M. Julien Daoust, avec son drame de la Passion, serait à lui seul un sûr garant du succès qui attend cette semaine son drame chrétien en cinq actes, "Le Triomphe de la Croix". Le Monument National n'aura jamais vu pareil spectacle, puisque les décors, costumes et accessoires ont été faits spécialement pour ce magnifique drame, qui mettra 200 personnes en scène.

Le "Triomphe de la Croix" sera à l'affiche, au Monument National, pour toute la semaine commençant le 23 février. Il y aura deux représentations par jour : matinées à 2 heures, et le soir à 8 heures.

Prix populaires.

AIMER !

[Pour l'ALBUM UNIVERSEL]

Heureux, heureux deux Coeurs battant à l'Unisson,
Modulant sur leur Luth même Air, même Chanson!
Heureux, heureux deux Coeurs pour qui la Terre
entière

Se résume en un Mot, ineffable Prière,
Admirable Poème : Aimer ! Aimer, l'Été, l'Hiver,
L'Automne, le Printemps, et sur Terre et sur Mer;
Aimer, aimer encore, aimer lorsque l'Aurore
Etend sur l'Horizon sa main multicolore ;
Aimer, quand le Soleil disparaît et s'enfuit ;
Aimer au Crépuscule ; aimer, le Jour, la Nuit ;
Aimer dans le Bonheur ; aimer dans la Détresse,
La Douleur, le Plaisir, la Joie et la Tristesse,
Le Soir et le Matin ; dans Dix ans, dans Vingt ans ;
Aimer quand l'Aquilon, la Bise et les Autans
Glaçant sous leurs Baisers les Hommes et les Cho-

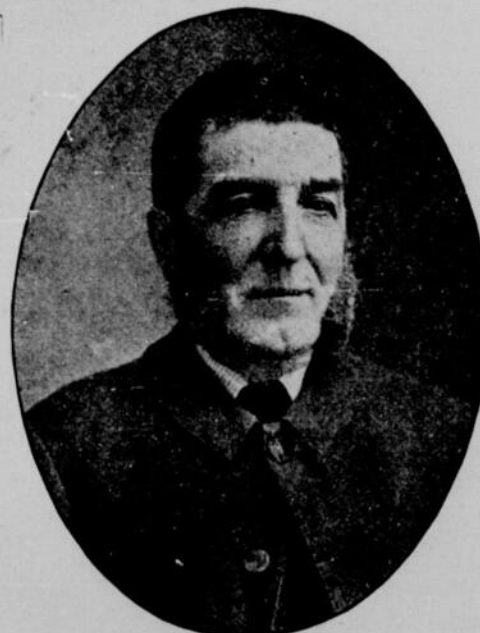
ses,
Emportent, Dieu sait où, les Oeillets et les Roses ;
Et malgré la Tempête, et malgré l'Ouragan,
Aimer sous la Couronne, aimer sous le Carcan ;
Répéter à jamais l'ineffable Poème :

Aimer ! aimer partout, longtemps, toujours, quand
même !

AUGUSTE CHARBONNIER.

LE DOYEN DES EMPLOYÉS DE TRAMWAYS

Parmi les employés des petits chars qui ont rendu visite à l'"Album Universel", la semaine dernière, à l'occasion du numéro-souvenir que nous avons distribué, nous avons eu le plaisir de rencontrer le vétérana, M. O. Lefebvre, qui, le 15 fé-



M. O. Lefebvre
Photo Laprés & Lavergne

vrier courant, célébrait le 33ème anniversaire de son entrée à la Compagnie.

M. Lefebvre est maintenant préposé à la surveillance de la voie de la Côte Saint-Lambert. C'est un employé modèle et, par-dessus tout, un bon patriote.



La Société historique de Buffalo a reçu dernièrement la statue d'Abraham Lincoln, le grand homme d'Etat américain, statue qu'elle avait commandée du sculpteur Charles Méhan.

EN AVANT, LES JEUNES

Mardi, le 30 courant, avait lieu, à la salle Ste Cunégonde, une grande soirée dramatique donnée par le cercle "National". Cette séance a obtenu un succès brillant, bien mérité d'ailleurs. L'assistance était très nombreuse et très distinguée. Aux premières rangées, nous avons remarqué plusieurs amateurs de différents cercles dramatiques qui avaient voulu encourager leurs confrères. Le "Cercle Malbert" était représenté par M. René Jouvart, le "Cercle du Drapeau" par MM. G.-J. Gauthier, J. Hub. Tremblay, L. Meunier et G. Lesage.

On a joué pour la circonstance "Une Cause Célèbre", drame en 6 actes de d'Ennery et Cormon. Qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur l'interprétation de ce beau drame.

M. Roméo Brousseau a interprété le rôle de Jean Renaud avec beaucoup de conviction, de chaleur et d'art. M. Jules Gauthier avait été chargé du rôle de Lazare, qu'il a joué avec beaucoup d'autorité. M. E. Labelle a bien rempli le rôle de Comte d'Aubeterre. M. Thibaudeau a été très distingué et très sympathique dans Raoul. M. E. Grenier avait été chargé de la partie comique, et il a su s'en tirer à merveille. Son interprétation du rôle de Chamboran le place à l'un des premiers rangs au "Cercle National". Les autres rôles, de moins d'importance, ont été bien joués par MM. A. Gauvreau, A. Duval et W. Chartrand.

Le succès de la soirée a été remporté par Mlle Juliette Belval, qui a joué les rôles de Madeleine et d'Adrienne, en amateur de première force. Sa voix chaude et vibrante, ses gestes si naturels, sa diction parfaite, tout a contribué au grand succès qu'elle a remporté dans Madeleine, et surtout dans Adrienne. Mlle Belval est douée d'un physique des plus agréables, ce qui est loin de nuire à ses interprétations. Nous la prions d'accepter nos félicitations les plus sincères.

Mlle Meussot (Juana) a été aussi parfaite que possible dans le rôle de la duchesse (rôle malheureusement trop faible pour son grand talent). Mlle P. Mora a été tout à fait touchante dans Valentine. Mlle d'Anteuil fut très originale dans le rôle de la chanoinesse. Mlle J. Belval était parfaite dans la petite cantinière. Mlle Laure Labelle, âgée de six ans seulement, était très bien dans Adrienne.

La déclamation de Mlle Belval, au 4ème entr'acte, a été très applaudie. Nous avons aussi eu le plaisir d'entendre quelques beaux morceaux de musique qui ont été très bien rendus. Bref, le succès a été complet sous tous les rapports, et nous félicitons les organisateurs, MM. R. Brousseau et Jules Gauthier, en leur conseillant de toujours garder leur excellente petite troupe, qui contient de véritables éléments de succès.

UN SPECTATEUR, (C.-J. G...)

Petite Revue Illustrée

PAR LE REVEUR



L'Eglise

On dirait, ma parole, par le bruit qui se fait autour du village de Saint-Eustache, à l'occasion du meurtre de M. Séguin, que cette localité n'a jamais eu d'autre titre à la curiosité publique que celui du malheur qui vient de la frapper.

St Eustache ! mais c'est un nom historique. C'est la plus vieille paroisse du comté des Deux-Montagnes.

C'est la patrie de Chénier, de Paquin, de Labrie, de Guyon, de Baptiste Daoust, du seigneur Globensky, de Charles Champagne, du Dr Marcell, etc.

C'est l'un des sites les plus pittoresques de notre province et l'un des plus agréables aux touristes, pour ses fleurs, ses baumes, ses peupliers, ses pins verdoyants, ses bosquets touffus, ses oiseaux chantant sous la ramée leurs gais trémolos.

Tout cela est transcrit d'une étude publiée en 1901, alors que M. Séguin était maire de la paroisse et en même temps préfet du comté. Et je continue de transcrire.

Le village est situé au confluent de la Rivière du Chêne et des Mille-Iles. Il a été incorporé en 1849. Il a beaucoup souffert du combat de 1837, et de l'incendie qui le suivit et qui a dévoré plusieurs des principaux édifices. Il est aujourd'hui amplement relevé de ce désastre, et il peut être considéré comme l'un des plus beaux villages de notre pays.

Séparé en deux parties par la Rivière du Chêne, qui le traverse en serpentant, il longe les rives enguirlandées de cette rivière, que l'on entend babiller au milieu du grand silence de la nuit.

Le presbytère est bâti au confluent des deux rivières et avoisine comme d'ordinaire l'église, située sur une pointe élevée qui s'avance dans les eaux noires des Mille-Iles. L'église termine la grande rue en lui présentant son historique façade, avec les vénérables cicatrices que lui ont infligées les boulets de Colborne, en 1837. Cette église a aussi conservé ses vieux clochers de ferblanc, dont les flèches brillantes et élevées annoncent au loin le temple du Seigneur.

Le Rév. M. Herménégilde Cousineau, docteur en théologie, ancien professeur de philosophie et ancien supérieur au séminaire de Ste Thérèse, occupe la cure de cette paroisse, avec l'assistance d'un vicaire, le Rév. M. Charlemagne Villeneuve.

M. le curé Cousineau se distingue pas seulement par sa science, mais aussi par son esprit large, par son caractère affable, jovial.

M. le vicaire, lui, a toujours un sourire de bonté sur les lèvres.

Un couvent considérable, sous la direction des Dames de la Congrégation, et un magnifique collège commercial, dirigé par les Clercs St Viateur, donnent à la jeunesse une éducation solide et une bonne instruction. Il y a aussi huit écoles élémentaires dans la paroisse.

Deux jolis ponts relient les deux parties du village, séparé, comme je l'ai dit, par la rivière du Chêne.

Quand il y a un pont assez considérable dans un village, on appelle cela souvent le chemin des amoureux. C'est là qu'on a l'habitude de rêver à celle qui est belle comme la nature. Et il y a deux ponts à St Eustache ! Et dire qu'il y a des vieux garçons à St Eustache !

Quatre magasins importants se disputent une large clientèle.

Nous publions dans ce numéro une vignette représentant le magasin de M. J. A. Paquin, situé à l'ancienne résidence de feu M. Scott, ancien député du comté d'York, aujourd'hui Deux-Montagnes. Ce magasin est l'un des plus grands des campagnes de notre province, et supérieur à beaucoup de maisons de commerce de Montréal. Les magasins de M. Bélaïr, de M. E. Lahale et de M. E. Champagne sont aussi considérables, et nous regrettons que l'espace restreint dans nos colonnes nous empêche d'en publier les vignettes.

Trois grands hôtels, dont deux viennent d'être bâtis, offrent au public voyageur beaucoup de confort. L'hôtel "Rivière du Chêne", appartenant à M. Cléophas Lorrain, et l'Hôtel St Eustache, propriété de M. A. Pesant, sont immenses, comme on pourra le constater par des vignettes que nous publions. Disons seulement que l'intérieur comme l'extérieur de ces hôtels font honneur à leurs braves propriétaires. Nous trouvons assez rarement dans nos villes canadiennes des maisons publiques aussi confortables et aussi modernes.

J'ai remarqué, en outre, quatre moulins, quatre fabriques de beurre, deux scieries, et une manufacture de conserves, "The St. Eustache Canning Co." Grâce à la toujours aimable obligeance de M. le notaire G. N. Fauteux, j'ai pu avoir les renseignements suivants sur cette industrie :

La Compagnie "St. Eustache Canning" a été incorporée par lettres patentes, en date du 7 septembre 1899. Son capital-actions est de \$15,000, souscrit et payé. Les actionnaires, au nombre de six, sont MM. Chs Bruchési, président ; Geo. Lauzon, gérant ; C. H. Champagne, Geo. N. Fauteux, E. Lahale, David Binette.

Grâce à cette manufacture, les journaliers gagnent, par un travail facile, de bons salaires qui les font vivre à l'aise, et les cultivateurs y trouvent un marché avantageux pour leurs tomates, blé-d'Inde, fèves, pois, fraises et pommes. La qualité des produits manufacturés est remarquable, et, pour cette raison, les conserves de blé-d'Inde sont indiscutablement de qualité supérieure.

Pour la confection des boîtes de bois et cannes en ferblanc, les travailleurs sont au nombre de 20, et pour la mise en conserves, de 130, dont 90 femmes et filles.

Cette compagnie a signé des contrats avec les cultivateurs pour 125 arpents de tomates et 130 arpents de blé-d'Inde.

Que dire maintenant des immenses plantations de tabac de M. Cléophas Giguère, manufacturier de cigares ? Nous en avons parlé dans "La Presse", l'hiver dernier, et il paraît que, prochainement, nous aurons occasion d'en parler encore.

Donc, je me contenterai de dire que l'exploitation de M. Giguère est un avantage pour St Eustache et pour les paroisses environnantes.

Elle a ouvert un nouveau volume d'affaires et en même temps un marché aux cultivateurs. Et les relations sociales ? Charmantes !

Car, voyez-vous, parmi les principaux citoyens nous comptons M. le juge Champagne, de la Cour de Circuit ; M. le seigneur Globensky, M. le député H. Champagne, M. le notaire Cyr. Champagne, M. le notaire Geo. N. Fauteux, M. le Dr C. Marcell, M. André Fauteux, avocat ; M. le maire Lauzon, M. Félix Paquin, percepteur du Revenu provincial pour le district de Terrebonne ; les docteurs Lecavaller et Lanthier, M. J. A. Paquin, MM. A. Bélaïr, E. Lahale, E. Champagne, M. Z. Neveu, N. P. ; M. l'inspecteur Primeau, et d'autres, qu'il serait trop long de nommer.

Il y a aussi plusieurs vieux cultivateurs distingués, parmi lesquels nous remarquons le maire de la paroisse, M. A. Séguin, qui est aussi préfet du comté depuis grand nombre d'années.

Si je devais ici parler du beau sexe, je lui ferais beaucoup de compliments. Comme place d'été, le village de St Eustache est très avantageux. Les Mille-Iles passent à ses pieds et la Rivière du Chêne le traverse. Mille-Iles, cette rivière, comme le dit son nom, est parsemée d'îles minuscules dont les verts tapis sont couverts de bosquets.

La chute du grand moulin offre un spectacle des plus admirables, des plus ravissants.

Puis, la chute du petit moulin ! Il y a de la poésie vénitienne dans tout cet assemblage. Aucune situation n'est plus favorable au rêve, au repos, à la béatitude. Et la promenade sur les Mille-Iles, par une belle nuit étoilée ! Rien de plus charmant !

Ce silence mystérieux, qui n'est troublé que par le bruit des canots, cette projection des lumières du village, ce mirage des objets, ces fantasmagories nocturnes, tout concourt aux envolées chimériques. La pensée flotte dans l'éther, s'éparpille en paillettes comme une symphonie de Beethoven.

Ah ! si Crémazie eut connu cette égayante rivière, il l'aurait pourtant chantée comme il a chanté les Mille-Iles d'Ontario :

Mille-Iles, collier magnifique
De diamant et de saphir,
Qu'eut préféré le monde antique
A l'or le plus brillant d'Ophir,
Mille-Iles, riante merveille,
Oasis sur les flots dormants,
Que l'on prendrait pour la corbeille
Qu'apporte la main d'un amant.

Pour transcription conforme,
LE REVEUR.

PENSÉES

Les amitiés politiques sont souvent des haines en commun. — Petit-Seun.

La lecture est inutile à certaines personnes ; les idées passent debout dans leur tête. — Mde Necker.

Il faut vieillir pour devenir indulgent ; on ne voit alors commettre aucune faute que l'on n'ait soi-même commise.



L'Hôtel Rivière du Chêne



L'Établissement J. A. Paquin



M. le curé Cousineau



M. George Lauzon, Maire du village, en 1901



Collège Commercial



Le Couvent de la Congrégation

Un préventif radical contre les Fièvres, l'Anémie, l'Insomnie, c'est le

VIN MARIANI

Le Grand Tonique Français

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 12 février, 1903.



Le comte Beckendorff, qui vient d'être nommé ambassadeur de Russie à Londres, n'est pas un inconnu en France, où il fait de brillantes études et où il compte de nombreux amis. Né en 1849, il est entré dans le service diplomatique dès l'âge de vingt ans. Il fut attaché d'ambassade à Rome, puis à Vienne. En 1897, il était nommé ambassadeur de Russie à Copenhague, Danemark. Une autre nomination diplomatique qui a été accueillie avec grande satisfaction, c'est celle de Musarius Pacha, le nouvel ambassadeur de

Turquie à Londres. C'est un Carétien, marié à une Grecque. Musarius Pacha est un des personnages les plus en vue du monde diplomatique. Avec l'ancien directeur général de la Banque ottomane, M. Frank Auboyneau, vient de disparaître un des hommes les plus justement esti-



més dans le monde des affaires à Paris. —Les fouilles se continuent très actives, et le monde savant suit avec une grande attention les découvertes archéologiques qui se font présentement sur l'emplacement de l'ancien Pouvoir romain. La photographie que je vous adresse représente Signor Boni, l'ingénieur en charge des excavations, et ses ouvriers, venant de découvrir le premier tombeau.



Un groupe de sauvages du Nord-Ouest visitant White Hall à Londres. On s' imagine s'ils examinent les troupes royales avec curiosité.



Je vous adresse une récente photographie de Lady Sybil Primrose, fille aînée de Lord Rosebery, dont les fiançailles viennent d'être annoncées. Lady Primrose doit épouser prochainement M. Lionel Rothschild.



L'apparition de "Titania", au premier acte de "Titania", le grand drame lyrique musical de Galet et Corneau, musique de M. Georges Hue, est le grand succès artistique du moment.

Avant son apparition artistique à la scène, et, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, "Titania" aura été l'un des ouvrages lyriques dont on a le moins prématurément parlé. A peine une brève note pour renseigner les lecteurs sur la date de la répétition générale, puis, quelques jours auparavant, le bruit circulant que l'on avait dû, ça et là, pratiquer de larges coupures; bref, l'impression s'établissant que l'oeuvre ne devait guère tenir debout et qu'il n'y aurait pas à s'en occuper longuement, une fois qu'elle aurait affronté le jugement du public, qui, d'avance, ne s'y intéressait guère.

A-t-on remarqué que les grands succès ont toujours eu ces débuts ou bien difficiles ou entourés d'un certain mystère? Consultez les annales du théâtre musical et vous constaterez la vérité de ce paradoxe.

On juge de l'agréable surprise que l'on a éprouvée en découvrant que le mystère adroit et voulu, sans doute, dont on l'avait entourée, cachait une des productions artistiques les plus délicates et les plus imprévues qu'il nous ait été donné d'apprécier; un délicieux conte féerique qui, pour l'agrément du poème et pour le charme de la musique, peut s'opposer, en faisant la meilleure figure, au conte enfantin qui nous séduisit tous, à cet "Hansel et Grétel", qui a si rapidement conquis la célébrité à son auteur, Humperdinck.

Du coup, M. Georges Hue nous a enfin donné toute sa mesure, et si la partition du "Roi de Paris", représenté à l'Opéra, ne renfermait que de sérieuses promesses, celle de "Titania" affirme péremptoirement les qualités du musicien, qui n'attendait qu'une favorable occasion pour s'épanouir sans contrainte.

Le poème de MM. Galet et André Corneau paraphrase certaine vieille ballade écossaise dont leur collaboration a su tirer le meilleur parti.



Vous ne pouvez toujours pas dire que je vous ai ennuyé de photographies et de notes au sujet du grand Durbar Impérial, qui vient d'avoir lieu dans l'Inde. Le dessin ci-joint, que je découpe d'une revue anglaise, présente, cependant, une originalité qui intéressera vos lecteurs. Il représente le fameux canon d'or du Gaikwar de Baroda, au moment où il passait devant le dais vice-royal.



Les journaux de Paris et de Londres ont rappelé la similitude entre le désastreux incendie qui vient de détruire l'asile d'aliénés de Colney Hatch, près de Londres, et la non moins désastreuse conflagration arrivée il y a quelques années à la Lougue-Pointe, près Montréal.

La photographie que je vous envoie représente l'incendie au moment critique. Du côté droit, les lieutenants Slader et Fox, qui avaient charge des pompiers.

LEON ZOR.

**LE MERVEILLEUX TONIQUE
VIN MARIANI**

Pour la Grippe,
les Bronchites,
et les Maladies
de la Gorge. 3

LE DÉTECTIVE McCASKILL

L'homme du jour par les fonctions difficiles qu'il remplit présentement à Saint-Eustache

L'un de nos grands confrères constatait, il y a quelques jours, que le détective McCaskill, chargé de tirer au clair le meurtre de St Eustache, était regardé par les populations rurales avec un sentiment de curiosité mêlé de respect et même de terreur. C'est dans l'ordre. Les populations des campagnes, en effet, ont plus que celles des villes la conscience du rôle de justicier qui est la caractéristique des agents de police, et M. McCaskill est le type achevé de l'agent de police, du moins de l'agent de police comme nous le concevons en notre pays.

En Europe, en France plus particulièrement, il fut un temps où les agents de police étaient choisis de préférence, pour ne pas dire exclusivement, parmi les criminels en rupture de ban. C'est ainsi que le fameux Vidocq, qui fut chef de la sûreté à Paris, de 1810 à 1827, avait été la plus fiefcée canaille qu'on eut jamais vue dans le pays. Son histoire vaut d'être racontée :

Vidocq naquit en 1775. Tout jeune encore, il vint à son père, qui était boulanger, une somme de 2,000 francs, et partit pour Ostende, afin de s'embarquer pour l'Amérique ; mais en route, des malfaiteurs qu'il rencontra le dépouillèrent. Réduit à la plus profonde misère, il erra avec des vagabonds, entra comme paillasson au service de l'acrobate Coste-Comus ; puis, las de cette existence abjecte, il retourna à Arras, où son père lui pardonna son vol, mais le fit engager dans le régiment de Bourbon.

A la suite d'une querelle, il déserta, passa dans un régiment de chasseurs, mais, craignant d'être traduit en Conseil de guerre, il quitta la France, se rendit en Autriche et entra dans les Cuirassiers de Kenski. Ayant été condamné un jour à recevoir la schlague, Vidocq quitta son régiment et repassa en France. Il reprit du service dans son ancien régiment de chasseurs ; mais, ayant reçu une blessure à la jambe, il revint à Arras (1793),

mais ne tarda pas à reprendre sa vie d'aventurier. Incorporé de nouveau dans l'armée, il parvint au grade de lieutenant en Belgique et vécut au milieu de joueurs et d'escrocs.

En 1796, on le retrouve à Lille, où il se voit condamner à l'emprisonnement pour voies de fait envers un officier. Ayant alors fabriqué un faux ordre de mise en liberté pour un cultivateur emprisonné pour vol, il fut traduit en cour d'Assises et condamné comme faussaire à huit ans de travaux forcés. Envoyé au bagne de Brest, il parvint à s'échapper, fut reconnu à la suite de diver-

ses aventures et réintégré de nouveau au bagne ; mais il ne tarda pas à s'évader de nouveau sous le déguisement d'un matelot.

Dénoncé par un repris de justice, il fut emprisonné à Arras ; mais, encore une fois, il parvint à s'évader, vécut tantôt à Paris, tantôt en provin-

dition qu'il passerait quelque temps à la prison de Force. Là, il se livra à une étude approfondie du caractère, des mœurs et du passé de ses compagnons ; puis, rendu à la liberté, il fut mis par le préfet de police à la tête d'une brigade dite de sûreté, composée de condamnés, libérés, qui connaissaient parfaitement le personnel des criminels dangereux.

Vidocq fit alors la chasse aux voleurs et aux condamnés en rupture de ban. Audacieux, actif, joignant la présence d'esprit à la force corporelle, le flair de l'agent le plus exercé à une faculté toute spéciale de se grimer et de se rendre méconnaissable, possédant à fond l'argot et ayant, selon son expression, l'oeil qui dindonne le voleur, Vidocq rendit les plus grands services. La brigade dont il était le chef, et qui se composait d'abord de quatre hommes, fut successivement portée à huit, à douze, à dix-huit et à vingt-quatre individus. Il recevait 5,000 francs d'appointements, mais il avait en outre des profits secrets, ce qu'on appelle le tour du bâton, et gagnait finalement beaucoup.

Vidocq avait acquis par ses exploits policiers une grande réputation, lorsqu'en 1827, il donna sa démission de chef de la police de sûreté. Laisant sa place à son lieutenant, Coco-Lacour, il se retira à Saint-Mandé, où, avec ses économies, il fonda une fabrique de papier et de carton, dont il recruta les ouvriers exclusivement parmi les libérés des deux sexes, à qui il voulait procurer du travail. Mais il ne réussit pas à écouler ses produits, et son industrie croula après lui avoir dévoré ce qu'il possédait.

Après la révolution de juillet, il entra, sans caractère officiel, dans la police politique et rendit des services au gouvernement, mais il ne tarda pas à s'en faire chasser pour escroqueries.

Si l'on en croit les mémoires de Vidocq, Louis Philippe voulut le voir, et il eut avec lui une entrevue bien typique.

Ne sachant que faire, l'ancien chef de police de sûreté eut, vers 1836, l'idée de fonder d'abord un bureau d'informations pour le commerce et de renseignements secrets pour les familles ; moyennant finance, il se chargeait de faire des enquêtes sur les individus, de surveiller des opérations commerciales, et se livrait à une espèce de contre-police. Poursuivi à deux reprises pour escroquerie, il ne fut point condamné, mais son bureau fut

fermé par ordre.

Après la révolution de 1848, il offrit ses services à Lamartine, qui les refusa. Depuis lors, il ne fit plus que végéter, et mourut dans la misère.

M. McCaskill atteindra peut-être un jour la renommée de Vidocq. Il a cela de supérieur à l'ancien chef de la sûreté en France, c'est qu'il est, en même temps que l'homme du jour, un honnête homme.



LE DÉTECTIVE McCASKILL

ce, se faisant tour à tour colporteur, courtier de magasin, tailleur, etc. Pendant et depuis ses détentions multiples, Vidocq était entré en relation avec une foule de voleurs et de repris de justice, dont il avait étudié avec soin les mœurs et le langage. Las de vivre toujours sur le coup d'une arrestation et d'être exploité par ses anciens compagnons de captivité, Vidocq eut, en 1809, l'idée d'offrir son concours à la police, et adressa au baron Pasquier un mémoire dans lequel il démontrait que, pour découvrir les voleurs, il faut avoir été voleur soi-même. Son offre fut agréée, à la con-

L'EXPOSITION D'HANOI

EXCURSION DE TOUTE ACTUALITÉ AU TONKIN

L'exposition d'Hanoï, ouverte en novembre dernier, bat son plein. C'est à voir pour nous, qui rêvons d'en avoir une à Montréal dans deux ou trois ans.

Aimez-vous les vieilles villes ? Moi, je les adore. Vous plaît-il d'errer des journées entières dans leurs ruelles enchevêtrées, de bazar en bazar, d'échoppe en échoppe, de vagabonder en plein moyen âge, parmi les corporations, les maîtrises et les jurandes ? Voyez Hanoï. Les seuls noms de ses rues suffisent à vous faire deviner la physionomie de la place, les tableaux vivants qu'elle recèle. Ils valent tout un programme, un catalogue de musée, ces noms que l'édilité actuelle a eu le bon goût de respecter, réservant aux avenues de la ville nouvelle les plaques destinées à commémorer les renommées militaires ou politiques. Ici vous trouverez, comme par le passé, la "rue des Chapeaux", la "rue des Nattes", la "rue des Papiers", la "rue des Cuirs". Un tintement de piastres et de sapèques vous révélera, de loin, la "rue des Changeurs". Au vacarme des marteaux et des esclames, nous découvrirons sans guide la "rue du Culvre" où, sous le grand soleil, les étalages de marmites et de brûle-parfums jettent des lueurs d'incendie.

Sur la chaussée, un incessant va-et-vient de foule aux pieds nus : traîneurs de charrettes, marchands ambulants. De loin en loin, un balancement de longs parasols que des coureurs brandissent autour du palanquin aux rideaux fermés, où se prélassent quelque personnalité mandarine. Un mouvement endiablé, des appels, des rires, de la poussière, des haillons colorés, de quoi réjouir un aquarelliste.

Nous voici sortis du labyrinthe, hors de la poussière, du bruit, de la cohue, en pleine campagne, maintenant, près de l'imposante pagode du Grand-Bouddha, récemment restaurée, et dont les ors, les faïences peintes empruntent des tonalités très douces, une incomparable patine à la pénombre des banyans centenaires. Devant la pagode, le Tay-Cho ou Grand-Lac étale jusqu'à l'horizon sa nappe d'un gris de perle, unie comme un miroir, où s'épanouissent les nénuphars aux larges feuilles, les lotus couleur de chair.

Vers la droite, les vallonnements du nouveau jardin d'essai reposent le regard lassé de l'infini des plaines. Du haut de l'un de ces coteaux artificiels, où un restaurateur a disposé son installation rustique de pavillons et de tonnelles, le promeneur, tout en savourant une boisson glacée, découvre un panorama des plus vastes : les deux lacs, les deux villes, la coulée lointaine du fleuve Rouge.

Hanoï, avons-nous dit, possède de larges avenues, un parc autour de son lac intérieur, des squares, un jardin d'essai tracé d'hier, déjà superbe. Si j'ajoute que la ville européenne et la ville annamite sont éclairées à l'électricité, que le nouvel hôpital situé au bord du fleuve, avec ses grands pavillons et l'aménagement très complet de tous les services, est, avec l'hôpital de Saïgon, le plus bel édifice de ce genre élevé en Extrême-Orient, j'aurai tout dit sur les améliorations utilitaires et somptuaires accomplies dans la capitale tonkinoise.

Une ville charmante, en vérité, et excellentement française. La société y est accueillante et affable : les femmes s'habillent avec goût, bien que de



La section indo-chinoise

façon très simple, chose assez rare aux colonies. Dans les réceptions, soit au quartier général notamment, où, une fois par semaine, il y a sauterie, soit au gouvernement, aussi bien que dans les réunions plus intimes, peu ou point de toilettes prétentieuses. Rien des élégances de casino. A cet égard, on pourrait dire que Hanoï est la plus parisienne des créations françaises d'outre-mer. Je ne lui adresserai qu'un reproche : encore l'observation est-elle applicable à toutes les colonies. Pourquoi faut-il que l'oreille y soit, à chaque instant, blessée par l'extraordinaire jargon substitué, dans les relations avec les indigènes, à la bonne langue française ? Certains vocables, surtout, vous poursuivent avec acharnement : "Y a moyen... Y a pas moyen... Toi connaître ?... Moi pas connaître..." Les Anglo-Saxons ont doté l'Extrême-Orient du "Pigeon-English". Nous y importons le "Petit nègre".

Tout cela n'empêche pas que la ville soit un agréable séjour.

Ce a bien cru qu'elle n'aurait pas lieu, cette Exposition. On se disait :

— Ce devait être la glorification personnelle de M. Doumer. Il s'en va. Alors, à quoi bon ?

Voilà comment, il y a deux mois, le plus grand désarroi régnait parmi les exposants. Mais ce fut comme pour les comédies de salon : le jour de la répétition générale, personne ne sait son rôle, la maîtresse de maison pleure toutes ses larmes. Le



La section de Madagascar

lendemain, devant le public, tous les acteurs font feu bleu, et des quatre pieds, si j'ose m'exprimer ainsi. Cette comparaison, qu'on voudra bien ne pas trouver trop hardie, veut dire que M. Beau, le nouveau gouverneur général, doit être content du résultat.

L'Exposition de Hanoï devait coûter cinq millions de francs. Ça en a dépensé plus du double. Il eût été inconvenant, on le reconnaîtra, de rester dans les crédits, puisque ça ne se fait jamais ! Et, du reste, le premier aspect — et même le second pour beaucoup de choses — est tout à fait charmant.

Voulez-vous supposer, quelques instants que vous êtes le voyageur que je suis. Il est cinq heures du soir. Les quinze cents Français de Hanoï sortent tous de leurs bureaux. Il en est une bonne partie qui ont leur équipage — à peu près tous ceux qui ont au-dessus de huit mille francs d'appointements. Mais ils font des dettes ? Vous êtes trop curieux : je dis ce que je vois. Pour les autres, gardez-vous de croire qu'ils sont à pied. Ils ont leur "pousse-pousse", à la course, à l'heure ou au mois. Un pousse-pousse de maître, au mois, avec des roues caoutchoutées et des essieux à billes, ne coûte que la bagatelle d'une vingtaine de piastres pour quatre semaines, et le coolie annamite qui vous traîne trotte comme un lapin. C'est un luxe flatteur, à la portée des petites bourses, et qui prouve que, si l'Annamite n'existait pas, il faudrait l'inventer. Vous ne nourririez pas un Français pour six sous par jour.

Donc, cette foule de seigneurs et de belles dames roule et se précipite sur les chaussées du boulevard Gia-Long et du boulevard Gambetta, et elle arrive à l'Exposition. Un grand jardin. Une pièce d'eau centrale, pas assez grande. Des allées sablées. Enfin, fermant la vue, un Grand Palais — il faut toujours qu'il y ait un Grand Palais —



La section française

et deux ailes de galeries qui font quart de cercle. Les galeries sont quelconques et bien adaptées à leur destination. Le palais, qui ressemble un peu au Petit Palais de Paris, est un monument qui doit survivre. Il est tout à fait réussi, et fait le plus grand honneur à son architecte. Derrière ces édifices, dont l'ensemble a de l'allure, un village philippin, très amusant, un village malgache, des pavillons nombreux, dont celui de la presse, parfaitement installé, et dont mes nouveaux amis Noguez et Laffrique font bien gentiment les honneurs.

En retrait, derrière le Grand Palais, c'est la galerie des Beaux-Arts, contenant une centaine de toiles, une centaine de groupes ou de statues, des sections de dessin et d'architecture. Adler, Besnard, Carolus, Duran, Carrière, Cottet, Ménard, Raffaelli, Roll, Jean-Jacques Rousseau, Vollet, Dompt, Frémiet, Rodin : on éprouve un sentiment d'intimité, une joie sincère à retrouver si loin tant d'œuvres signées de noms si aimés. Le plus curieux, c'est que les exposants n'auront pas fait une mauvaise affaire : la colonie est riche, ses habitants européens ont du goût et des salons assez vastes pour y accrocher beaucoup de cadres. On vend donc beaucoup, sinon à des prix très forts. Les Annamites fréquentent eux-mêmes beaucoup la galerie des Beaux-Arts. Qu'on ne s'en étonne point : ce peuple vieillot et affiné montre, dans tout ce qui sort de ses mains, meubles ou broderies, l'acuité presque excessive de ses impressions visuelles. Les complications mêmes de l'écriture chinoise, qui est celle dont il use, développent chez eux la mémoire des yeux. Enfin, ils sont curieux : ils vont chercher, dans les images colorées qui viennent de France, des renseignements sur la manière de vivre des Occidentaux.

Le reste, c'est-à-dire l'Exposition au point de vue industriel, commercial, agricole ? Je n'en dirai rien, aujourd'hui, qu'un mot : c'est un effort bien plus énergique, c'est un succès bien plus complet que personne n'aurait osé l'espérer, quand on voit que, sans compter Madagascar, la Chine et le Japon, dont les Expositions sont si parfaitement réussies qu'elles sont inquiétantes, les Indes anglaises et néerlandaises, Bornéo, Singapour, le Siam sont représentés, on se rend compte de la place que tient maintenant l'Indo-Chine, surtout dans la partie asiatique de l'océan Indien et du Pacifique. C'est un foyer d'appel, de plus en plus actif, de plus en plus puissant.

L'Exposition de Hanoï est une encyclopédie du monde extrême-oriental, une encyclopédie illustrée et vivante.

VOYAGEUR.

VARIÉTÉS

— Voyons, Georges, gouvernez-vous un peu ! vous êtes l'esclave de vos passions.

— Pas tant que cela : je suis leur ami, voilà tout.

• • •

Le Kain chassait sur les terres d'un grand seigneur. Le garde l'aborde et lui dit :

"De quel droit chassez-vous ici ?"

— Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses des [seins]

A sur l'esprit grossier des vulgaires humains."

répond solennellement le tragédien braconnier.

— Ah ! c'est différent, dit en s'excusant le pauvre garde ; pardon, mais je ne savais pas cela.

— Je le crois bien," réplique Le Kain.

Et il continua à exercer son droit.

L'hiver dans la steppe russe

PAR COMPARAISON AVEC LE NOTRE

En septembre, la moisson est terminée dans la Petite-Russie, les champs disparaissent sous les lourdes gerbes dorées.

Et voici le mois de janvier ! Les fleuves sont enchaînés par la glace, les steppes du Midi sont blanches comme les toundras de la Sibérie. Des nuages chargés de neige arrivent de l'Ouest, recouvrent les "kourgan" (terres funéraires) et comblent les ravins.

Un ouragan arrive de l'Est et, avec un horrible sifflement, soulève des vagues de neige. Fils libre de la steppe, il s'était habitué à vivre avec les hordes nomades ; il n'y a pas longtemps il faisait bon ménage avec les Tatars et les Cosaques ; il aime l'espace, et, comme un brigand, se jette sur les habitations et les richesses amassées par le travail ; il les dévaste, les épargne, les sème au loin, jusqu'à ce que, lassé de son propre effort, il aille plus avant déverser sa rage inassouvie...

Le Petit-Russien, accoutumé aux incursions de ce terrible nomade, le seul qui subsiste encore dans la steppe, vaque à ses affaires sans s'inquiéter de ses coups ; mais si le moujka, enfermé dans sa maison bien close peut mépriser le "bouran", il n'en est pas de même de l'isvostchik, surpris dans ces parages déserts par la rafale.

M. Aksakoff nous a laissé le récit tragique de la mort affreuse qui guette les malheureux voyageurs vaincus dans leur lutte contre le terrible élément :

"Un ciel sans nuage qu'un léger brouillard transparent voile d'une gaze fine ; pas un souffle sur les plaines revêtues de neige ; un soleil rouge descend de l'horizon bas d'hiver, et déjà, vers le couchant, un froid cruel de janvier enchaîne la nature, embrassant tous les êtres vivants d'une étreinte cuisante et douloureuse. Une petite caravane de traîneaux chargés de marchandises glisse par un chemin vicinal, ou plutôt sur un sillon fraîchement tracé dans ce désert de neige. Les patins des traîneaux grincent avec un son perçant désagréable aux oreilles inaccoutumées. Mais les moujiks, enveloppés de demi-pelisses de peau tannée, de touloupes ou de longues vestes de drap épais, et la tête couverte d'un capuchon de Bach-Kir, courent gaiement autour de leurs véhicules.

"Ils sautent, lutinent entre eux, par espièglerie se font mutuellement rouler dans les fossés qui bordent le chemin, égayant la route par de joyeux lazzi. C'est ainsi que les isvostchiks russes dégoûdissent leurs membres et leur esprit pendant les grands froids."

Cheminaut d'un bon pas mesuré, la caravane entre dans un petit bois de bouleaux, le seul simulacre de forêt dans cette vaste steppe : spectacle à la fois douloureux et admirable.

Les jeunes arbres courbés en arcs inégaux semblent s'efforcer de dégager leur souple cime des morceaux de neige qui pèsent sur elles. Les plus vieux troncs à demi brisés se hérissent, et d'autres, fendus en deux moitiés, gisent sur le sol ; on croirait qu'un ouragan ou que la foudre a passé sur leurs têtes.

"Regardez ! Quel génie de la forêt les a tordus comme ça ? demande un jeune moujik.

—Ce n'est pas le génie de la forêt, c'est le givre ! dit un isvostchik : regarde la masse énorme, qui s'est collée à toutes les branches, c'est un poids mortel ; sous le givre il y a une couche de glace épaisse comme mon bras. Cela ne se voit pas tous les ans, et c'est le présage d'une bonne récolte."

Mais le vieux, qui, depuis un moment regardait autour de lui avec une attention anxieuse, dit :

"Assez bavardé, frères, nous avons encore du chemin à faire jusqu'au refuge, la nuit est proche, montez sur les traîneaux et fouettez les chevaux."

Tous obéirent sans dire mot à la voix sévère du vieux, assagi par l'expérience, et dont le regard observateur, sous la sérénité et le rayonnement d'une belle journée, pressentait la tempête.

Tous furent un peu saisis de crainte, sans toutefois remarquer aucun signe alarmant. Le ciel était toujours clair et le calme régnait sur la campagne ; cependant, des bandes de coqs de bruyère sortaient précipitamment de leur retraite favorite pour chercher un abri dans les endroits couverts ; les chevaux rouillaient, hennissaient et

semblaient échanger des avis ; un nuage blanchâtre, gros comme la tête d'un monstre géant, surgissait à l'Est, d'où s'élevait en même temps un petit vent glacial.

En se baissant vers la terre, on aurait pu remarquer que l'immense plaine de neige se couvrait d'un imperceptible frisson de mauvais augure.

Les caravanes qui n'en sont pas à leur coup d'essai connaissent ces pronostics ; elles s'empressent de chercher le plus court chemin pour gagner un refuge quelconque, et malheur aux novices qui se sont attardés dans ces endroits déserts, où l'on peut parcourir des dizaines de milles sans rencontrer une habitation !

C'est dans cette situation que se trouva la caravane de blé qui, cheminait si gaiement, composée de dix-huit traîneaux couverts par dix isvostchiks.

Bien que le vieux eût remarqué à temps l'approche du "bouran", il y avait encore loin jusqu'au prochain refuge, et les chevaux étaient fatigués...

Le nuage blanc grandissait et s'étendait avec une rapidité vertigineuse, et lorsque les derniers rayons du pâle soleil s'éteignirent, une immense nuée de neige recouvrait déjà une partie du ciel et parsemait le sol de plumes blanches.

Déjà la steppe bouillonnait, déjà dans les bruits du vent on distinguait des plaintes lointaines d'enfants ou des hurlements de loups affamés.



Un océan de poussière de neige tournait de tous côtés, se tordant en serpent, étouffant tout ce qu'il embrassait.

"Nous sommes en retard, frères ! cria le vieux, stop ! à quoi bon tourmenter pour rien les chevaux ? marchons au pas. Peut-être ne perdrons-nous pas notre chemin, et alors nous serons sauvés."

"Petrovitch, continua-t-il en s'adressant à un moujik vigoureux et d'un certain âge, que ton char passe le dernier, ton "guledko" (cheval) n'est pas vif, mais il est tenace ; il ne se découragera pas, et toi, tu ne t'endormiras pas. Veuille bien à ce que personne ne reste en arrière ou ne s'écarte de la route. Moi, je marcherai en tête."

Ainsi fut fait, et le vieillard, après avoir dit une prière, s'adressa à son cheval d'une voix triste et ferme :

"Plus d'une fois, mon sierko, tu m'as tiré d'embarras, sauve-moi encore cette fois, ne t'égarer pas."

Le blanc nuage de neige couvrait tout le ciel ; la nuit tomba subitement, et le "bouran" survint avec une rapidité vertigineuse, balayant la neige de la steppe et la secouant dans l'air, comme des plumes d'édredon, jusqu'au ciel.

Une obscurité blanche, mais aussi impénétrable que la plus noire nuit d'automne, couvrit tout le désert ; la terre, le ciel et l'air s'embrouillèrent, se confondirent, formèrent un océan bouillonnant de poussière de neige, qui collait les paupières, cou-

paît la respiration, rugissait, sifflait, hurlait, gémissait, battait, tournait de tous côtés de bas en haut, se tortillait en serpent, étouffant tout ce qu'il embrassait.

Devant une pareille tourmente, l'homme le plus vaillant perd courage, le sang se fige, non par l'effet du froid, sensiblement diminué par le "bouran", mais par celui de la peur. L'homme perd la mémoire, la présence d'esprit et s'affole, et c'est la principale cause des désastres et du nombre des victimes.

La caravane traîna longtemps ; la route s'obstruait de plus en plus sous les tas de neige ; à tout instant, les chevaux perdaient pied ; les hommes, enfoncés dans la neige jusqu'à la ceinture, dépensaient tous leurs efforts pour se dégager.

L'ancien voyait tout cela, et bien que son sierko, qui frayait le chemin, sût encore bien tirer ses jambes de la neige, le vieillard fit signe à la caravane de s'arrêter.

"Amis, dit-il en rassemblant autour de lui tous les moujiks, il n'y a rien à faire. Abandonnons-nous à la volonté de Dieu, et passons la nuit ici ; détachons nos chevaux, attachons ensemble les timons, jetons dessus les bâches et restons dessous comme sous une tente, en attendant le jour et l'aide des bonnes gens. Qui sait ? peut-être ne périrons-nous pas tous !"

Le conseil était étrange et effrayant, et pourtant, il présentait l'unique chance de salut ; les jeunes ne la trouvèrent pas de leur goût.

"Voyons, viens, dit l'un d'eux dont le cheval était encore dispos. Parce que ton sierko ne marche plus, faut-il que nous crevions avec toi ? Tu es vieux, tu as assez de cette vie ; mais nous, nous voulons encore vivre. Il y a sept verstes à peine jusqu'au refuge, allons, continuons, frères ! Que le vieux reste avec ceux dont les chevaux sont fourbus, et demain nous reviendrons ici et nous les débalerons."

En vain, le vieux certifia-t-il que son sierko était le plus fort de tous ; en vain Petrovitch et d'autres moujiks le soutinrent-ils dans ses déclarations, six isvostchiks se séparèrent de la caravane et continuèrent leur route.

Le "bouran" augmentait de violence d'heure en heure ; il dura toute la nuit et la journée du lendemain, coupant toute communication.

Les ondulations de ces vagues de neige persistent plusieurs heures après que le ciel s'est rasséréné.

Une seconde nuit passa, le vent s'apaisa, la houille neigeuse se calma, et la steppe présenta l'aspect d'une mer courroucée aux vagues pétrifiées. Le soleil éclaira cette plaine blanche, et les voyageurs qui s'étaient garés pour laisser passer la tourmente reprirent leur route.

Sur le chemin que suivit notre caravane, une autre revenait à vide, lorsque tout à coup le conducteur du premier traîneau remarqua des brancards qui sortaient de la neige.

Les moujiks examinèrent minutieusement cette immense meule blanche et constatèrent qu'une légère vapeur montait de la neige autour des timons.

Ils comprirent aussitôt qu'il y avait dessous des hommes enfouis.

En un clin d'oeil, ils commencèrent le déblaiement et découvrirent le vieux Petrovitch, et encore deux de ses camarades ; tous étaient dans un état de somnolence analogue à celui de la marmotte dans son gîte d'hiver. La neige avait fondu autour d'eux, et il faisait chaud, relativement à la température ambiante.

Les sauveteurs s'empressèrent d'emmener ces déterrés au refuge, qui, en effet, n'était pas trop éloigné.

L'air vif les réveilla : ils remuèrent, ouvrirent les yeux, tout en restant encore étourdis et inobservants. Avant de les porter dans la maison, on les frictionna avec de la neige, et, après leur avoir fait avaler quelques gouttes d'eau-de-vie, on les étendit dans des lits bien chauds.

Quelques heures plus tard, ils revinrent à eux et déclarèrent qu'ils ne ressentait aucun malaise.

Quant aux téméraires qui n'avaient pas voulu suivre les conseils du vieux, on ne retrouva leurs cadavres qu'au printemps, en des endroits différents et dans des postures diverses. Le premier découvert était assis et appuyé contre le mur même du refuge. Les imprudents n'avaient pas tardé à perdre leur chemin en le cherchant à tâtons dans la neige. Ils s'étaient égarés et bientôt, saisis par le froid, ils périrent misérablement jusqu'au dernier.

L'évêque Laflèche, orateur

SIMPLE ESQUISSE, PAR M. L'ABBÉ PANNETON

Notre patrie canadienne-française a l'honneur de compter déjà, quoique relativement jeune, un bon nombre de personnalités dont s'honoreraient peut-être des pays plus anciens.

Jacques Cartier, Champlain, Maisonneuve, Iberville, La Salle, Marquette, Bréboeuf, Jogues, Montcalm, Lévis, Laval, Plessis, Bourget, Taschereau, La Fontaine, Morin, Garneau, Crémazie, Ferland, Chauveau, Taché, Cartier, Dorion, Chapleau, Mercier — pour ne citer que ceux qui se présentent le plus vite à la mémoire, — sont des noms qui figuraient, nous aimons à le croire, avec un certain éclat dans n'importe quelle Histoire.

Il est un autre nom, toutefois, que nous croyons pouvoir et devoir ajouter à cette glorieuse liste. Nous voulons parler du deuxième évêque des Trois-Rivières, Sa Grandeur Monseigneur Laflèche. Son enseignement comme professeur, ses œuvres apostoliques, ses écrits, et surtout ses discours, ont eu dans le temps un retentissement dont les échos se prolongent encore.

Ne l'ayant connu qu'au Séminaire de Nicolet, lorsque nous étions séminariste, puis aux Trois-Rivières durant sa carrière épiscopale, nous ne pouvons entrer dans tous les détails de sa vie.

Du reste, nous nous proposons en ce moment de ne faire qu'une simple esquisse du talent oratoire de l'illustre prélat.

L'évêque Laflèche avait reçu de grands dons du ciel : une intelligence supérieure, une très forte mémoire, un vif amour pour l'étude et le travail en général, une facilité de parole merveilleuse, une constitution solide qui venait en aide à ses facultés intellectuelles.

A ces qualités rares se joignaient une simplicité d'âme, une candeur d'enfant, une humilité et une bonté de caractère qui le rendaient maître de tous les cœurs. Mais, de tous ses dons et de tous ses talents, l'éloquence était le plus brillant, le plus puissant. A notre humble avis, il réalisait à un haut degré la définition que l'orateur romain donne de l'homme éloquent : "vir bonus dicendi peritus", l'homme vertueux habile dans l'art de parler.

"Vir bonus", l'homme bon, vertueux. Monseigneur Laflèche était évidemment cet homme. Au foyer paternel, sous le toit du collège, étudiant au Grand Séminaire, prêtre, évêque, il donna des preuves sensibles d'une âme vertueuse. Sa figure si franche, si ouverte, ne faisait que refléter l'honnêteté de sa conscience. Tous, enfants comme vieillards, jeunes filles comme jeunes hommes, protestants même comme catholiques, tous reconnaissaient en Monseigneur Laflèche l'homme sincère, l'homme juste, qui veut le bien...

"Peritus dicendi", ajoute Cicéron : habile dans l'art de parler.

Cette deuxième partie de la définition du véritable orateur, le vertueux prélat la réalisait également comme la première. Pour dire toute la vérité, il n'avait pas le fini du style français moderne, du moins dans ses écrits, le sens artistique semblant lui faire défaut quelque peu.

Mais qu'il était richement doué sous le rapport de l'emploi des figures de rhétorique ! Qu'il maniait bien surtout la comparaison ! Combien encore possédait-il l'art de procéder dans ses discours, et avait-il à un éminent degré le talent d'exposition !

D'abord, reconnaissons tout de suite qu'il se faisait un devoir de ne jamais parler, surtout dans les circonstances graves, sans une sérieuse préparation préalable. Il est vrai que cette préparation lui était généralement facile. Il avait la tête meublée d'une quantité étonnante de matières di-

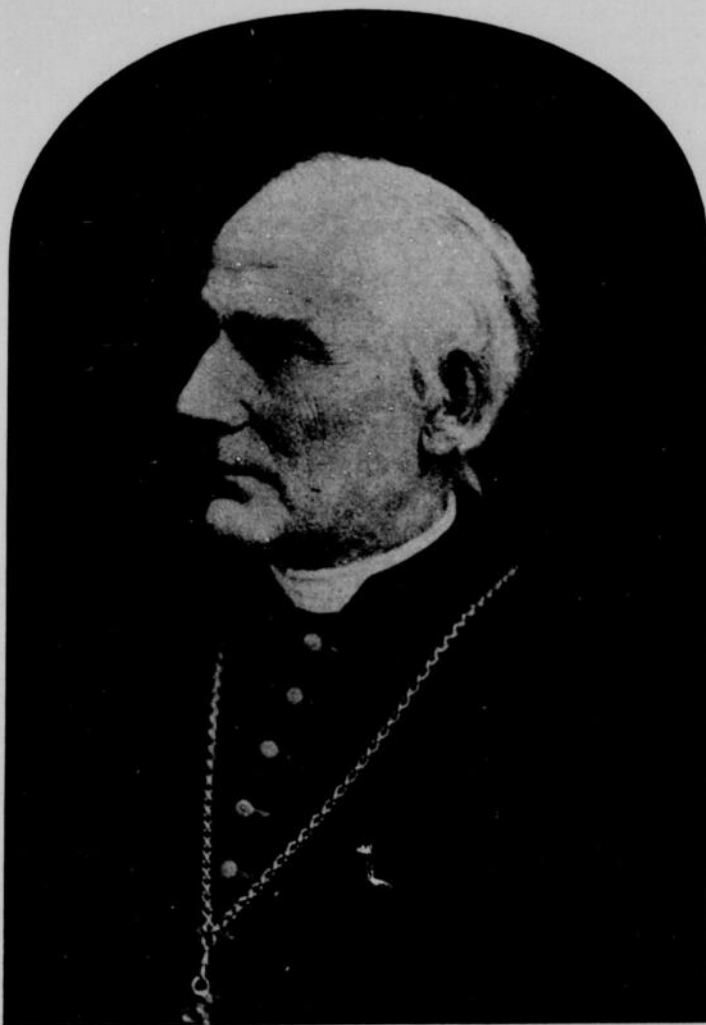
verses : Ecriture Sainte, Histoire de l'Eglise, économie sociale, économie politique, études philosophiques, physiques, mathématiques, astronomiques, géologiques, médicales, histoire naturelle, etc., etc., etc.

Il n'avait donc qu'à puiser dans cet immense magasin de connaissances les matériaux nécessaires à son sujet, et à les mettre en ordre.

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier mot, "ordre".

C'est encore là l'une des ressources que l'évêque Laflèche possédait d'une manière suprême. Sans doute, il avait dû plus d'une fois méditer les belles paroles de trois hommes supérieurs — en même temps trois illustres saints, saint Augustin, saint Grégoire-le-Grand et saint Bernard — sur cette grande chose qui s'appelle l'ordre.

Le premier a dit : "Ordo dux est ad Deum ; et quae a Deo sunt ordinatae sunt". L'ordre conduit



FEU L'ÉVÊQUE LAFLÈCHE

à Dieu ; tout ce que Dieu a fait, il l'a fait avec ordre. Le second : "Qui regulae vivit, Deo vivit". Celui qui vit selon la règle, vit selon Dieu. Le troisième : "Custodite ordinem, ut ordo custodiat vos". Gardez l'ordre, et l'ordre vous gardera.

Cet esprit d'ordre, si riche en merveilleux effets, le vertueux évêque des Trois-Rivières le possédait en tout temps et en tout lieu.

Dans sa chambre, toute chose était mise à sa place : meubles, habits, papiers, et surtout livres. Sa belle bibliothèque, toute remplie de volumes de religion et de sciences, brillait par l'ordre le plus parfait.

Chaque exercice aussi, chaque devoir était fait en son temps, selon l'oracle divin : "Omnia tempus habent".

Mais c'est principalement dans ses discours que Monseigneur Laflèche s'appliquait à mettre de l'ordre. Quoique non rhéteur, et ne parlant jamais par goût des principes de la rhétorique, il semblait toutefois en connaître tous les secrets.

Rien chez lui n'était plus ordonné que ce travail littéraire. L'exorde, l'exposition et la péroraison — les trois principales divisions du discours — étaient toujours strictement observées.

Voyant de haut et loin, il embrassait souvent — pour ne pas dire trop souvent, peut-être, — un vaste champ d'opération dont il distinguait nettement toutes les parties, les traitant les unes après les autres sans jamais les confondre ; un vaste plan dans le cadre duquel il savait rassembler toutes les pensées essentielles de son sujet. Il avait avec cela le don d'enchaîner admirablement ses idées et ses pensées. Elles procédaient toujours l'une de l'autre, et se développaient naturellement comme se développent les branches, les feuilles, les fruits de l'arbre.

Puis son style simple, naturel, facile, lumineux, tout en se prêtant à l'expression de hautes pensées, de considérations très-élevées, atteignait aisément l'intelligence de la classe populaire. L'homme cultivé, l'homme lettré admirait cette parole savante, profonde, et l'artisan, le cultivateur, de son côté, la saisissait tellement bien qu'il en faisait une fidèle analyse.

Bien que le raisonnement fût la faculté prédominante chez cet orateur, il ne manquait pas de pendant de sensibilité. Plus d'une fois, surtout dans les nombreuses oraisons funèbres qu'il eut à prononcer, il fit voir qu'il savait manier au gré des circonstances la "Verge de Moïse" : les cœurs les moins tendres versaient d'abondantes larmes.

L'on s'accorde à dire qu'une des qualités nécessaires à l'orateur est "l'intrépidité". Comme le guerrier sur le champ de bataille, en face de l'ennemi, l'orateur, en présence de son auditoire, doit être sans crainte, sans peur, et doué de ce "sang-froid" qui lui permet de dire ce qu'il pense, ce qu'il veut dire, et dans la manière qu'il a résolu de le faire.

Rare qualité que celle-là ! Hélas ! que de prédicateurs, que de conférenciers, que d'orateurs sont en proie à la souffrance pour n'avoir pas ce précieux avantage !

Eh ! bien, l'évêque Laflèche était évidemment un homme intrépide, et grâce à cette qualité, il parlait toujours avec la plus grande aisance. On aurait dit parfois — même dans les circonstances les plus solennelles où plus d'un autre aurait éprouvé un sentiment de malaise, — qu'il était impatient de ne pas voir arriver assez tôt l'heure du sermon ou du discours. Monté dans la chaire ou la tribune, il regardait d'un oeil ferme l'auditoire dont tous les regards étaient tournés vers lui.

Puis il commençait tranquillement l'exorde de son discours ; et peu à peu, dans le cours de l'exposition, il s'animait, il s'échauffait selon l'importance et la gravité des idées, restant toutefois toujours maître de sa pensée et de son expression, et prononçant chaque mot, chaque syllabe même, d'une manière nette et distincte.

Voilà en partie le secret de l'intéressant intérêt de ces discours, ce qui faisait souvent dire à l'auditeur empoigné : Je n'ai jamais de ma vie entendu parler comme cela...

Il sera, croyons-nous, difficile à l'Histoire de mentionner les discours les plus remarquables de l'évêque Laflèche. Ainsi que nous l'avons déjà signalé, il ne parlait jamais — et nous avons sur cela son témoignage personnel — sans une préparation plus ou moins sérieuse. Rien n'était futile pour lui, tout avait son importance. Il cherchait en toute occasion à jeter de la lumière dans les esprits, à inspirer des sentiments vertueux dans les cœurs. Même lorsqu'elle s'adressait à un jeune auditoire, son éloquence, toute simple qu'elle était de forme, prenait des envolées à ravir. Sa devise était le respect sacré des lois de Dieu et de l'Eglise. Il y voyait avec raison l'idéal du bonheur de l'homme et celui de la société.

Ayant eu l'avantage d'entendre souvent cette voix éloquente, nous en avons gardé, entre autres, doux souvenirs ineffaçables.

Le premier de ces souvenirs se rapporte au

transfert des droits de fabrique de la paroisse des Trois-Rivières à la corporation épiscopale. Bon nombre de paroissiens tenaient à conserver ces privilèges. Monseigneur Cooke, alors évêque des Trois-Rivières, chargea de cette difficile exécution l'évêque Laflèche, qui n'était alors que Vicaire Général.

Ce dernier, connaissant les dispositions hostiles de certains esprits, et craignant une lutte chaude, s'était assuré le concours de l'Honorable Joseph Turcotte, autre orateur bien connu et d'une grande influence sur ses concitoyens.

Le discours du Grand Vicaire Laflèche, composé en grande partie de raisonnements divers, tendait à démontrer, pour les citoyens de la ville et les cultivateurs de la banlieue, l'opportunité de transférer les susdits droits de fabrique à l'évêque du diocèse.

Comme toujours, les raisonnements de l'orateur s'enchaînaient fortement ; ils allaient se fortifiant de plus en plus les uns les autres.

Nous étions alors, et nous sommes encore sous l'impression que l'assemblée — très-nombreuse — était en général peu favorable au projet épiscopal.

Il y avait une certaine opposition organisée, à la tête de laquelle se trouvait un de ces hommes de la classe ouvrière qui ont le don d'en imposer plus ou moins aux confrères du métier.

Carré de taille, d'un visage ouvert et reflétant l'intrépidité, il avait une certaine instruction acquise par la lecture.

Il s'était placé au haut de l'assemblée, tout près de la balustrade du chœur, en face des orateurs. Il dévorait de ses regards flamboyants le Grand-Vicaire, qui lui jetait sur la tête la chaîne de ses raisonnements.

Tout à coup, sentant au vif l'effet désastreux à son point de vue qu'allait produire sur l'assemblée ce discours si sensé, le chef de l'opposition perd son sang-froid et se met à crier : "On s'oppose, on s'oppose !..."

L'orateur, qui n'avait pas perdu son sang-froid, lui, s'arrête quelques instants en regardant fixement son violent interrupteur. Puis il continue de défilier son discours, rempli de bon sens et de raison.

Voilà qu'à un autre endroit, où la démonstration de la thèse devenait plus claire, notre tribun de la foule se met encore à crier : "On s'oppose, on s'oppose !..."

Alors le Grand-Vicaire Laflèche fit une remontrance à l'interrupteur, lui répétant ce qu'il avait dit au commencement de son discours, savoir que l'affaire en question était discutable, et qu'après lui chacun aurait la liberté d'ouvrir son avis.

Vint ensuite le tour de l'Honorable Turcotte.

Le premier avait surtout manié l'arme du raisonnement.

L'Honorable Turcotte, après avoir applaudi à toutes les raisons apportées par le Grand-Vicaire à l'appui du projet épiscopal, toucha en quelques mots heureux la fibre sentimentale, et compléta de cette manière les effets du long et très victorieux discours du Grand-Vicaire.

Appelés à donner leur signature négative, les membres de l'assemblée s'y refusèrent, à l'exception de deux : le fameux chef et un autre de son espèce.

L'autre souvenir d'un triomphe oratoire de Monseigneur Laflèche date d'un bon nombre d'années postérieures à la circonstance que nous venons de mentionner.

C'était dans une paroisse du comté de Maskinongé, à l'occasion de l'érection d'une manufacture ou d'un projet de chemin de fer. L'assemblée était nombreuse, et plusieurs députés de la Chambre de Québec, plusieurs ministres du gouvernement en faisaient partie.

Monseigneur Laflèche, prié d'ouvrir l'assemblée, fit un superbe discours sur l'économie politique. Il développa en particulier cette vérité : pour acquérir l'aisance, la richesse, il faut le concours nécessaire de deux choses : le travail et l'économie.

Ce discours, clair et nourri de raisonnements, de faits et de détails divers, dénotait chez l'orateur des études sérieuses, approfondies en économie politique. Aussi l'un des ministres du gouvernement, — très-bon orateur, — appelé à prendre la parole après l'évêque, se contenta de dire d'abord combien il avait admiré cette allocution d'économiste ; que le prélat lui semblait avoir épuisé le sujet de circonstance, et que le mieux, pour lui comme pour l'assemblée, était de garder le silence.

Il parla toutefois quelques instants ; mais son discours, pâle, superficiel, au jugement des principaux auditeurs, en comparaison de la profondeur et de l'élevation des idées du savant prélat,

de l'étendue des connaissances qu'il avait déployées, ne fit que manifester, démontrer davantage la supériorité de son talent d'orateur.

Nous limitons ici cette petite esquisse du don de l'éloquence de l'évêque Laflèche, selon le conseil de Boileau :

"Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire."

Avec quelques efforts de mémoire, nous aurions pu facilement trouver d'autres souvenirs de ses triomphes oratoires, en particulier sur les sujets de l'instruction et de l'éducation. Nous osons nous permettre d'avancer que jamais au pays ces grandes questions n'ont eu d'interprète plus éloquent, plus autorisé que l'éminent prélat.

Il nous plaît encore d'ajouter timidement que les sermons de Mgr Laflèche sur les consécérations des temples revêtaient un caractère d'originalité, une nouveauté de point de vue que nous n'avons rencontrés dans aucun ouvrage français.

Comme il n'est pas dans le cadre de notre esquisse d'apprécier les mérites divers de l'évêque Laflèche, nous aimons à proclamer toutefois que, parmi les œuvres nombreuses et remarquables que l'Histoire enregistrera à son égard, celle qui brillera peut-être le plus est la coopération si active, si intelligente qu'il a apportée à la fondation du Séminaire des Trois-Rivières par l'évêque Cooke et l'Honorable Turcotte.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de dire avec modestie que le Séminaire des Trois-Rivières est un arbre que nous avons vu nous-mêmes planter sur le vieux sol du Platon. Chargé par l'autorité épiscopale d'en prendre soin, nous croyons pouvoir dire que nous ne lui avons pas ménagé nos attentions et que nous l'avons cultivé de notre mieux.

Comme tout jeune arbrisseau, il a été exposé plus d'une fois aux trop grandes ardeurs du soleil,

à la violence des vents, à la surabondance des pluies... Avec quelle sollicitude alors nous nous efforcions de le protéger contre ces ennemis ! Avec quel plaisir, avec quel bonheur nous nous intéressions à son sort !

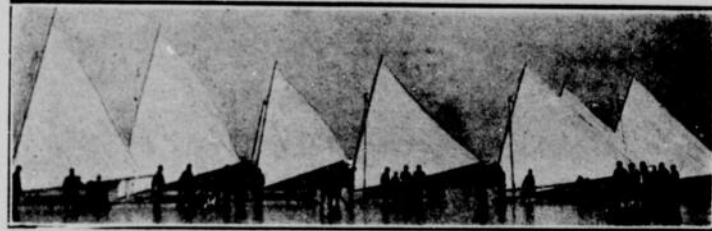
Nous aimons toutefois à reconnaître que la température en général lui a été clémente. Oui, grâce à l'action favorable de la Providence, il a pris vite racine, il s'est vite développé. Aujourd'hui, c'est un bel arbre verdoyant dont les fruits succulents et abondants alimentent la jeune génération trifluvienne.

Aussi, sommes-nous heureux, — nous allons dire glorieux, — des succès du Séminaire des Trois-Rivières. Lorsque la maladie un jour nous força d'en laisser la direction, nous voyions se former à l'horizon des orages qui nous inspirèrent quelques craintes. Mais nous ne perdîmes pas confiance pour le sort de cette chère maison, parce que notre espérance reposait surtout, après Dieu, sur l'un des sept premiers aides qui nous furent donnés à la naissance du Séminaire. Riche des qualités de l'esprit et du cœur, il était à nos yeux l'instrument providentiel capable de faire face aux plus dures épreuves.

L'avenir a réalisé nos prévisions. Le jeune collaborateur des premiers jours, qui a souvent peiné, qui a souvent lutté contre des obstacles nombreux et divers, est encore à la tête de l'établissement. Honoré du titre de prélat romain, son heureuse vieillesse se voit entourée d'une jeune génération de collaborateurs qu'il a formés lui-même, collaborateurs dévoués, intelligents et instruits, travaillant ensemble avec joie à la prospérité de leur "Alma Mater".

J. E. PANNETON, Ptre.

SPORTS D'HIVER AMÉRICAINS



La scène du départ aux gruides courses des traîneaux à voiles, sur la rivière Shrewsburg.

BUREAU CENTRAL DE TÉLÉPHONE POUR LES CHINOIS DE SAN FRANCISCO



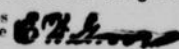
La colonie chinoise de San Francisco a acquis tant d'importance qu'elle a son service téléphonique particulier.

Au cercle :

—Mais, qu'est-ce que cette interminable affaire de Marguerite ?
—Une histoire de femme, naturellement !

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes "Laxatives Quinine." Cette signature se trouve sur chaque boîte, 25c.—2



Bromo sur



LE GRAND DURBAR DE DELHI, QUI A SERVI DE MODÈLE À LA MASCARADE DU 23 COURANT, AU PATINOIR LE MONTAGNARD

HISTOIRE SANS PAROLES



Un chapeau de malheur.

A L'EGLISE NEGRE



On dit que les noirs mettent beaucoup d'âme dans leur chant.

Place de la Bourse.
Le célèbre banquier Z... est outrageusement chauve. Taupin, l'apercevant :
—Tiens, une tête de veau financière !

En police correctionnelle :
Le président. — Accusé, êtes-vous marié ?...
L'accusé, d'un air aimable.—Monsieur le président a peut-être une fille.

FLIRT !



LUI. — Je croyais qu'elle pouvait patiner très élegantement.
ELLE. — En effet. Mais elle désire toujours être montrée...

QUESTION EMBETANTE



LE PHARMACIEN. — Dois-je l'envoyer, ou devez-vous le prendre...
MADAME TRIPOTÉE. — I manquerait pus que ça ! Comment voulez-vous que je le prenne si vous ne l'envoyez pas.



ELLE. — Je crois que c'est un paysage absolument intéressant.
LUI, qui vient de faire une heureuse rencontre. — Mais, mademoiselle, c'est qu'il devient de plus en plus intéressant.



FAITRIEN. — Comme ça, Baptiste est marié ? Comment en est-il arrivé là ?
FAITRIEN. — Bien, vois-tu, il a toujours eu l'habitude de passer ses hivers en prison ; mais, cet hiver, la prison est tellement encombrée qu'il a décidé d'essayer le mariage.

ALBUM UNIVERSEL



LA VIE AU CAP NOME OU PLUSIEURS DE NOS COMPATRIOTES SONT ALLES CHERCHER DE L'OR

1. Le soleil du midi. — 2. Une femme "prospector". — 3. L'habitation d'un mineur. — 4. La pêche à la petite morue à travers la glace. — 5. Une maison arctique. — 6. Une scène à l'hôtel.

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Les dessins que mes charmantes lectrices trouveront sur cette page m'arrivent de Paris. Comme vous le constaterez au premier coup d'œil, c'est l'illustration du nouveau style pour les robes, le style réforme dont je vous ai déjà entretenu.

La première robe de gauche est une robe de soirée de style empire. La deuxième, une robe de soirée de coupe réforme. La troisième, une robe réforme avec court corsage à plis. On remarquera un grand chapeau mou avec longue plume d'autruche. La quatrième, une robe réforme avec blais en forme et large col d'épaules. On remarquera une chaîne nouvelle.

ROBE DE SOIRÉE DE STYLE EMPIRE.

A la robe réforme, la richesse des plis est obtenue grâce à un tissu mou, genre crêpe, auquel se joint de la mousseline de soie de même couleur. Comme robe de dessous on peut employer un court corsage de dessous avec jupe à corselet. Deux volants de $4\frac{1}{4}$ pouces de large complètent la jupe-doublure de taffetas du modèle. La jupe de dessus, légèrement cintrée sur les côtés, est cousue presque à plat devant, froncée derrière, sur la robe-doublure. Trois volants de $3\frac{1}{2}$ pouces de large, avec ruchette de mousseline de soie, accompagnent le bord inférieur. Fermeture devant à gauche. Le court corsage décolleté fermant devant est orné de parties-corselet de 6 pouces de haut, en taffetas, mousseline de soie et figures de panne au tambour. Un fichu de mousseline de soie, — une demi-largeur de chaque côté, — se croisant devant et dans le dos, remplit le décolleté. La manche montre, sur une doublure de mousseline de soie ajustée, un bouffant de 47 pouces d'ampleur, de 7 pouces de long à la couture intérieure; le bouffant inférieur, de 47 pouces d'ampleur, a 13 pouces de long à l'intérieur, 24 pouces à l'extérieur. De la mousseline de soie, drapée, avec noeud à l'intérieur, en couvre la jonction et forme aussi le poignet de $2\frac{1}{2}$ pouces de haut. De la mousseline de soie, partant du bord inférieur de la partie-corselet devant, se pose drapée, dans toute sa largeur, par-dessus les épaules, pour se continuer dans le dos en longs bouts, que termine une frange de soie. A la jonction des parties-mousseline de soie rosettes, que réunissent des bandeaux de mousseline de soie passant sous le bras. La partie-corselet devant agrafe à gauche, la large épaulette de mousseline de soie agrafe sur celle-ci.

ROBE DE SOIE DE COUPE RÉFORME.

La robe de dentelle noire du modèle est composée d'entre-deux de Chantilly de $\frac{3}{4}$ pouces de large, à bords droits, assemblés les uns aux autres, que peut remplacer de l'étoffe de dentelle, et de dentelle de soie aux fuseaux, de 3 pouces de large, en festons, auxquels se joint du ruban de velours de $2\frac{1}{4}$ pouces de large, avec petit galon ajouré d'un c. entre. On emploiera pour la robe de dessous le patron indiqué, qui servira en même temps de fond pour l'étoffe de dessus. On disposera à volonté la robe de dessous décolletée ou avec empiècement de mousseline de soie à clair. Sur celle-ci dessiner d'abord la forme de l'empiècement profond, en pointe devant, en festons derrière, en entre-deux, ruban de velours avec jours et dentelle dressée. A l'empiècement se joignent les lés de la jupe, droits devant, légèrement cambrés sur les côtés et derrière, sur les coutures desquels on bâtera d'abord des rubans de velours avec petit galon ajouré, afin de pouvoir à la fin découper l'étoffe dessous. De petites pincées dans les rubans de velours, à la hauteur du tour de taille, ajustent la robe sur les côtés et derrière. Le blais de velours couvrant la couture du milieu du dos reçoit une entaille sur la longueur de la fente munie d'agrafes de sûreté. Le volant en forme complétant les lés de la jupe est formé de deux rangs de dentelle dressée, d'une partie-velours de 6 pouces de haut et d'entre-deux. Sur une manche-doublure ajustée de mousseline de soie blanche, la manche est formée du haut en ruban de velours, de $2\frac{1}{2}$ pouces de long à la couture intérieure, et du bouffant dressé sur une forme serpentine, terminé à plat dans le haut et dans le bas par de la dentelle,

et mesurant $4\frac{1}{4}$ pouces de haut à l'intérieur, 14 pouces à l'extérieur, et 28 pouces d'ampleur au milieu. Petits plis transversaux à la couture intérieure. Le volant en forme, formé d'entre-deux, de 6 pouces de haut à l'intérieur, 8 pouces à l'extérieur et 45 pouces d'ampleur, est légèrement relevé sous le noeud du bandeau. Col droit formé de trois rangs d'entre-deux, que dépasse un ruban de velours en plis légers, de 1 pouce de haut devant, 5 pouces derrière.

UN MOT POUR LES GRANDS'MAMANS

Les cheveux blancs sont à la mode. Autrefois, le premier qu'on se découvrait causait une désola-

pendant, les femmes d'un certain âge préfèrent souvent à la capeline la capote, "coiffante", dont la forme est particulièrement seyante et très agréable à porter quand elle est assez profonde d'entrée de tête (ce qu'il est assez difficile d'obtenir d'une modiste), pour tenir sans le secours d'épingles à chapeau. Ce genre de capote se fait en velours, ou bien en chenille ou en dentelle palliée avec des brides de satin souple, de velours, de dentelle ou de tulle, qui accompagnent la figure et adoucissent les traits.

Il y a actuellement de vieilles femmes qui s'habillent d'une façon délicate, et nous devons leur savoir gré de leurs efforts à nous rendre leur vieillesse agréable et souriante.

Les bavoires jouent un grand rôle dans la toilette des mignons bébés; ils sont indispensables, mais, en dehors de leur côté utile, ils sont prétextés à mille coquetteries.

Un cadeau charmant à offrir à un baby ou plutôt à sa maman est un joli bavoir; on ne craint pas de faire double emploi, car si, un hochet ou



LE DERNIER MOT DE LA MODE PARISIENNE

ENCORE DES ROBES RÉFORMES

Robe de Soirée de style Empire.—Robe de Soirée de Coupe Réforme.—Robe Réforme avec court corsage à plis.—Robe Réforme avec blais en forme et large col d'épaules.

tion, et l'on employait mille teintures pour le cacher. Aujourd'hui, on aime ces chevelures argentées qui font un cadre lumineux aux figures encore jeunes, semblables "à une rose dans la neige", selon la jolie expression du XVIII^e siècle. Quelques femmes mettent même un doigt de poudre, ce qui donne aux cheveux ce flou, ce soufflé que nous voyons dans les portraits du temps passé. Sur ces cheveux poudrés, bouffants, grâce à des crépons habilement dissimulés, les grands chapeaux vont bien et, pour ne citer qu'un exemple, Mme Judic, la grande artiste, qui sait si bien s'habiller "pour son âge", se coiffe volontiers d'une capeline de chantilly noir, qui ombre le front, et dont les brides, en dentelle, nouées devant, font un encadrement très flatteur pour le visage. Ce-

une cuiller à bouillie ne doivent pas être donnés plusieurs fois, il n'en est pas de même des bavoires, qui peuvent être comptés par douzaine, car l'abondance de biens ne nuit pas, les bébés en salissent tant!

Les bavoires pratiques, simples et d'usage courant sont toujours en tissu un peu épais et spongieux, le piqué molletonné est incontestablement ce que l'on préfère.

Mais quand la maman veut être coquette pour son chérubin, elle lui met un de ces jolis bavoires souples tout garnis de dentelle, de broderie, de volants, etc...

On peut faire soi-même un bavoir en linon ou en batiste travaillé de petits plis alternant avec de jolis entre-deux.

FALBALAS.

UN COMLOT SOUS M. THIERS

Page littéraire empruntée à l'œuvre de M. de Blowitz



Oppert de Blowitz

Le correspondant du "Times", qui vient de mourir à Paris, fut mêlé à quelques-uns des incidents les plus curieux de l'histoire parlementaire et politique de France. Il a fait, entre autres, le récit d'un épisode des plus amusants et des moins connus de la présidence de M. Thiers : le "complot au champagne", en août 1872

de Valon, que j'ai vue, il y a peu de jours, et à laquelle j'ai promis de m'occuper de son fils, que je ne savais pas être bonapartiste. Je les ferai passer tous en cour d'assises, sous la prévention de complot à main armée !

Je demeurai littéralement foudroyé par ce récit. Comment avais-je pu avoir le malheur d'ignorer une chose aussi grave ? Par quelle malchance, moi qui avais suivi M. Thiers à Trouville ; qui, pendant quinze jours, avais tenu mes lecteurs au courant de ses faits et gestes ; qui m'étais, suivant une expression qu'il voulait et savait rendre aimable, constitué son "historiographe affectueux", comment avais-je pu laisser passer un tel événement, sans même en faire mention ?

A l'expression de mon visage, M. Thiers comprit ce qui se passait en moi. Il me regarda par-dessus ses lunettes, en s'approchant très près, comme il avait coutume de faire quand il voulait scruter la pensée de quelqu'un, et me dit :

— Nous allons rattraper tout cela. Je suis enchanté que vous n'en ayez pas encore parlé ; vous n'avez pas encore, comme on dit, pris position.

Et il me donna les détails, et me pria de venir lui lire la lettre que je devais adresser à mon journal, le soir même.

C'était la première fois qu'il me demandait une chose pareille, et je le quittai un peu froissé de sa demande et sans avoir pris d'engagement.

En entrant aux Roches-Noires, j'y trouvai M. Gunsbourg fort penaud. On savait que j'étais revenu, que j'avais vu M. Thiers. — Trouville était trop petit pour que cela ne se sût pas. — que j'étais allé directement au chalet Cordier, que j'en sortais après une conversation d'une heure et demie, et vingt personnes, en même temps que M. Gunsbourg, se pressaient autour de moi.

A Trouville, on connaissait "la grande colère de M. Thiers", et on me pressait pour savoir à quelles terribles résolutions le vieillard, indigné, s'arrêterait. Je refusai de répondre, et je fis seulement entrer M. Gunsbourg dans l'appartement du rez-de-chaussée qu'on m'avait réservé.

Jamais je n'oublierai la figure consternée de ce jeune homme, lorsque je l'interrogeai sur le complot auquel il s'était si activement associé.

Puis, revenant de sa surprise et comprenant que M. Thiers se trompait, qu'on le trompait ou qu'il voulait se tromper, avec un accent de vérité sur lequel il n'y avait pas à se méprendre, prenant la plage tout entière à témoin, il me raconta l'événement tel qu'il s'était réellement produit.

Il était venu à Trouville avec son yacht, en faisant le tour des plages de la Manche. Le matin du 15 août, avec quelques-uns de ses jeunes amis, dont M. Bertrand de Valon, ils étaient sortis pour faire une promenade et pour déjeuner en mer. Ils avaient copieusement arrosé un bon repas, et, en approchant de la plage, s'étant, malgré les vapeurs du champagne, souvenu que c'était le 15 août, la fête de l'empereur, au milieu du bruit des bouchons qui partaient et du canon de parade chargé de poudre, dont l'un d'eux avait allumé la mèche, fous et joyeux, ils s'étaient mis, aux éclats de rire de la foule, qui comprenait l'incident, à pousser le cri de : "Vive l'empereur !" La police avait voulu s'emparer d'eux, le public avait pris parti pour eux, naturellement ; on s'était bousculé, et les conspirateurs, dégrisés et un peu honteux, avaient disparu, pendant que l'on avait verbalisé contre le propriétaire du yacht et contre M. Bertrand de Valon, qui était demeuré auprès de lui. M. Gunsbourg, au nom de ses camarades, venait me prier d'expliquer à M. Thiers comment les choses s'étaient passées, de lui dire le regret que ces jeunes écerclés en éprouvaient, et d'ajouter qu'ils étaient prêts à les lui exprimer de vive voix.

Aussitôt après le départ de M. Gunsbourg, je fis chercher les journaux de Paris du 15 au soir et du 16 au matin, que je n'avais pas lus (car tout cela se passait le 16), et je me mis à les parcourir. Ils variaient de ton, de style et de version, suivant la nuance du journal ou suivant le tempérament du reporter.

On comprend, avec ce système, combien devaient être divers les récits fournis à la presse sur l'incident du 15 août ; mais, de la lecture attenti-

ve de ces récits et des renseignements que j'obtins en dehors, il était clair, pour moi, que l'on avait grossi l'événement outre mesure, et que, si les jeunes gens étaient loin d'être tout à fait innocents, ils étaient loin aussi d'être vraiment coupables.

Vers la fin du dîner, le soir, M. Thiers me prit à part et me demanda si ma lettre était écrite. Je lui répondis qu'il eût été trop tard pour l'expédier le soir même, que je l'avais remise au lendemain, qu'il n'y avait pas de temps de perdu, puisque je ne devais pas donner la nouvelle, mais exposer et juger l'événement, et que je le priais de vouloir bien en causer encore avec moi.

Mais, aussitôt que j'essayai d'atténuer la nature et la portée de l'incident, M. Thiers se cabra et me regarda d'un oeil méfiant. Il était toujours en une grande colère, ou il feignait de l'être.

Au fond, à l'étranger, on n'avait pas tardé à se rendre compte de ce qui s'était passé, et la comtesse de Valon en résumait bien le sentiment, lorsqu'elle m'écrivait, quelques jours après :

"Ces jeunes gens avaient un peu trop galement déjeuné en mer et ont, en grands enfants, simulé un débarquement de l'empereur — à sept ! Cela a plutôt l'air d'une charade. C'est ainsi que j'avais compris l'équipée. C'est ainsi qu'elle a été comprise à l'étranger, et M. Thiers a bien trop d'esprit et de jugement pour donner à cette gaminerie plus d'importance qu'elle n'en comporte. Mais, sans doute, des agents trop zélés ont cru servir M. Thiers ou le flatter, en grossissant l'incident et en se donnant le mérite de l'avoir sauvé d'un danger."

J'écrivis donc ma lettre. Elle était fulgurante. Un procureur de la République, chargé de requérir, l'aurait signée des deux mains. Je la lus à M. Thiers, qui en fut ravi. Il me pria même d'en adoucir quelques passages. Comme nous étions déjà au 17, que la chose commençait à vieillir, il me fit remarquer qu'elle n'arriverait à Londres que le 18 et que, à cause du dimanche, elle ne paraîtrait que le 20. Je lui répondis qu'elle partirait le soir même, par le feu ; et en effet, dès le soir, le télégraphe en communiqua l'original à ses bureaux.

AI-je besoin de dire que la lettre ne devait jamais paraître, et qu'elle ne parut jamais ? Mon journal, dès le 17 au matin, était informé de ce qui s'était passé, de ce qui se passait, de ce qui se passerait.

Mais, grâce à la lecture que je lui en avais donnée, M. Thiers se radoucit beaucoup à l'endroit des conspirateurs. Il me permit même de dire que je craignais que la sévérité de mon réquisitoire n'eût dépassé la gravité de l'événement.

Une instruction était commencée. On la traîna en longueur, car elle apportait des atténuations singulières aux premiers rapports. M. Thiers lui-même se rangeait à mon avis et trouvait que ma lettre avait peut-être dépassé la mesure. Pendant plusieurs jours, il réclamait le "Times". Ses secrétaires, avertis par moi, trouvèrent divers prétextes pour expliquer l'absence du journal, qui prenait des fausses directions, qu'on avait égaré tantôt d'un côté et tantôt de l'autre : M. Thiers, après trois ou quatre jours, fit semblant de n'y plus penser.

Vers la fin de la semaine, comme, un soir, je prenais congé de lui, d'un air un peu narquois il me dit :

— Est-ce vous qui avez payé la dépêche ?

— Non, monsieur le président, c'est mon journal.

M. Thiers s'approcha de moi et me regarda par-dessus ses lunettes.

— Saviez-vous qu'elle ne devait pas paraître ?

— Le journal était libre de la publier, monsieur le président...

— Ah ? Eh bien ! c'est de l'argent bien sagement jeté par la fenêtre... je ne le regrette pas...

Puis, après un instant :

— Ils auront, sans doute, trouvé, comme moi, que votre lettre était trop sévère...

Quinze jours plus tard, les conspirateurs furent cités devant le tribunal de Pont-l'Évêque, qui les condamna chacun à seize francs d'amende, pour tapage diurne.

Mais M. Thiers avait reçu, de toutes parts, des lettres, des messages, des télégrammes, et il en était charmé.

Il savait que, pour être vraiment cousin de rois, il faut inspirer aux peuples qui ont le bonheur de vivre sous votre règne le désir violent de se débarrasser à tout prix de votre présence.

OPPERT DE BLOWITZ.

"Revenez, je vous prie, le plus tôt possible. On vous attend avec impatience."

La dépêche, sur papier jaune, était signée par un des secrétaires de M. Thiers. C'était la fin rapide de mon repos.

J'étais navré. Je partis, le lendemain, par le premier train, seul dans mon compartiment ; je n'ouvris pas un journal, et je me rendis directement à la gare au chalet Cordier.

Dès le premier moment, je fus frappé des allures inusitées que je remarquais. A la grande grille, on avait établi une sorte de poste de soldats et de sergents de ville. On vous passait en revue avec des airs de méfiance visible, et, bien que je fusse connu de tous, ce n'est que sous une sorte d'inspection progressive que je franchis ce premier cercle. Mais, depuis la grande grille jusqu'au chalet, des précautions extraordinaires semblaient avoir été prises. Des espèces de patrouilles parcouraient les allées, et à travers le feuillage des bosquets, je voyais les disciples de saint Détective, en tenue de rentiers de la banlieue, se promener avec précaution et veiller au salut de l'Etat.

L'huissier de service m'introduisit, sans même m'annoncer. J'étais attendu. M. Thiers était seul dans le grand salon, dont la porte principale, donnant sur le perron, était ouverte au soleil. Il se leva avec vivacité, me serra la main et me dit :

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Mais, monsieur le président, lui répondis-je, de quoi voulez-vous parler ?

— Comment ! de quoi je veux parler ! Vous avez donc dormi, depuis vingt-quatre heures ?

Le reproche était plus que juste, car c'était bien depuis quarante-huit heures que j'avais dormi. Je m'inclinai en silence.

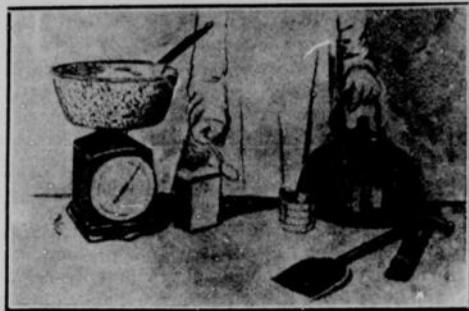
— Ah ! vraiment, monsieur, continua M. Thiers en riant, voilà un correspondant bien informé ! Comment, vous ne connaissez pas le complot dont j'ai failli être victime, hier, dans l'après-midi ?

— Non, vraiment, répondis-je, j'avais des vacances, et, comme mon travail est de tout savoir, mes vacances consistent à tout ignorer.

— Eh bien ! reprit M. Thiers avec sa petite voix sifflante, hier, 15 août, fête de l'empereur, une bande de conspirateurs, embarquée sur un bateau russe, a abordé la plage au bruit du canon et au cri de "Vive l'empereur !", à l'heure même où j'ai coutume de me reposer sur la terrasse des Roches-Noires. Ils se sont dirigés vers l'hôtel des Roches-Noires, devant lequel des barques d'aspect inoffensif louchoyaient près de la plage, tandis que le bateau avait regagné la haute mer, où il courait des bordées. Le plan consistait à m'enlever et à me transporter sur le navire. Vous voyez d'ici les conséquences. L'assemblée est en vacances. Il y a, sans doute, un mot d'ordre tout prêt, et des complices attendaient, à travers toute la France, que la nouvelle de mon enlèvement leur fût donnée. Ils auraient provoqué un mouvement général ; l'empereur aurait débarqué sur un point de la côte, et l'Empire aurait tenté une restauration. Je n'ai pas encore la liste de tous les conspirateurs ; mais je connais les deux principaux : d'abord M. Gunsbourg, le propriétaire du navire russe. Oh ! celui-là, il peut être tranquille... Orloff est accouru ; il m'a déclaré qu'il ferait rappeler Gunsbourg et brûler son bateau. Quant à l'autre, c'est M. Bertrand de Valon, le fils de la comtesse

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Sucreries.--Bonbons.--Dragées, etc.--PAR CORDON-BLEU



Les ustensiles nécessaires pour faire des bonbons

Il y a déjà quelques semaines, une correspondante, je pourrais même ajouter une collaboratrice de cette page, me demandait, en retour des excellents conseils de ménagère, qu'elle me fournait de temps à autre, de consacrer une de mes pages aux bonbons, sucreries, etc. Je m'empressai de lui répondre personnellement que le sujet me semblait quelque peu prématuré, et que je trouvais plus logique d'entretenir auparavant les lectrices de l'"Album Universel" de l'importante question des soupes, des coulis et de la cuisson des viandes.

Mais voilà que, ces jours derniers, je reçois au moins une douzaine de lettres d'assidues lectrices de la page de la ménagère, me demandant, bien que sous des formes différentes, que je leur cause "bonbons".

Evidemment, jusqu'à la cuisine qui s'est américanisée, et les vieilles traditions de nos aïeux disparaissent peu à peu. Car, on sait qu'en France on n'attache qu'une importance bien secondaire à ces petites friandises sucrées qui font les délices des misses américaines.

Mais, enfin, comme je considère que mon premier soin doit être d'intéresser mes lectrices, au risque même d'aller absolument à l'encontre de la marche que je me suis tracée d'avance, il me faut bien m'exécuter.

Et voilà pourquoi me voici condamnée à vous parler aujourd'hui bonbons, dragées, pralines, etc.

D'abord, il importe de vous dire que le "fondant" est la base de presque tous les bonbons à la crème ou autres. Il est donc absolument nécessaire de savoir comment il faut le préparer. Pour faire un "fondant", il faut deux livres et demie de sucre, une tasse et demie d'eau chaude et le quart d'une cuiller à thé de crème de tartre. Une fois que vous aurez soigneusement préparé ces mesures, placez votre sucre, votre eau et votre crème de tartre dans une casserole bien étamée. Mêlez



Comment il faut travailler le "fondant" avec la spatule

bien et mettez sur le poêle. Faites chauffer le mélange jusqu'au point de bouillir. Puis faites bouillir sans y toucher jusqu'à ce que, en trempant un peu du mélange dans l'eau froide, vous puissiez en former une petite boulette qui conservera sa forme. Après quelques minutes d'ébullition, le sucre adhère à la casserole. Il faudra l'en empêcher en nettoyant avec un petit linge trempé dans l'eau froide. Une fois le fondant suffisamment bouilli, versez sur une grande vitre légèrement huilée. Laissez refroidir quelques minutes. Travaillez le fondant avec la spatule, en commençant par les bouts, jusqu'à ce qu'il devienne blanc et laiteux. S'il se formait des grains, pétrissez tel qu'expliqué dans la vignette. Ensuite, placez votre fondant dans un bol, couvrez avec un papier



Il faut bien pétrir le "fondant" pour faire disparaître les parties dures.

bien huilé et laissez reposer pendant vingt-quatre heures. Maintenant, j'ai une recommandation à vous faire. La température exerce beaucoup d'influence sur la confection du fondant. S'il fait mauvais, si le temps est humide, vous devrez laisser votre fondant bouillir plus longtemps que s'il faisait beau.

C'est ce fondant qui servira de base à la plupart de vos bonbons, comme je vous l'ai déjà expliqué.

Supposons que vous désirez faire des bonbons menthe à la crème : Vous faites d'abord fondre du fondant au-dessus de l'eau chaude, puis vous ajoutez au goût quelques gouttes d'huile de menthe. Vous faites ensuite tomber de la cuiller sur un papier bien huilé. Mais il faut que le fondant fonde jusqu'à ce qu'il devienne très clair. Si toutefois vous craignez qu'il ne se verse pas assez facilement, ajoutez un peu d'eau chaude, disons six gouttes, avant de verser votre huile de menthe.

Une fois votre fondant bien préparé, comme vous le voyez, on peut faire tous les bonbons délicats que l'on veut. Il n'y a plus qu'à ajouter l'ingrédient voulu. Ainsi, si vous faites des choco-



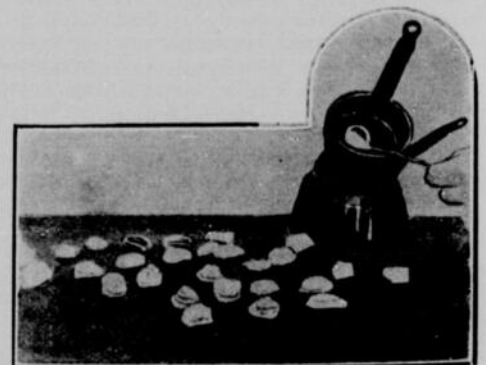
Comment faire les bonbons aux noix

lats à la crème, il faudra ajouter du chocolat. Pour des bonbons à la vanille, il faudra ajouter de la vanille, et ainsi de suite.

Puisque l'on est à parler de sucre, je crois intéressant de reproduire ce que dit un auteur de cuisine célèbre sur la bonne manière de préparer le sucre.

De la cuisson du sucre dépendent le plus ou moins de perfection des sirops et d'un grand nombre de préparations. Il est donc important de connaître les différents degrés de cuisson que le sucre peut subir. Le sucre étant concassé, on le met dans une bassine avec de l'eau, dans la proportion d'une pinte d'eau pour 5 livres de sucre ; on met la bassine sur le feu et l'on remue fréquemment son couteau avec une écumoire, on l'écume, et à mesure qu'on relève l'écume, on jette dans la bassine un peu de blanc d'oeuf battu dans de l'eau jusqu'à ce qu'il ne produise plus d'écume. Lorsque le sucre est en pleine ébullition, on trempe le pouce et l'index dans de l'eau fraîche, puis immédiatement dans le sucre bouillant. Si alors, en écartant ces deux doigts, le sucre forme entre eux un filet qui se rompt presque aussitôt, le sucre est cuit au "petit lissé" ; le sucre ayant fait quelques bouillons de plus, le filet s'étend un peu plus sans se rompre, il est alors au "grand lissé" ; encore quelques bouillons et le filet qui se forme entre les deux doigts, est à la fois plus gros et plus consistant, ce degré est le "petit perlé". Peu d'instants après, si l'on renouvelle l'expérience, on pourra ouvrir entièrement la main sans que le filet de sucre se rompe, le sucre est alors cuit au "grand perlé". Quelques bouillons de plus, et en roulant le sucre entre le pouce et l'index, il formera une petite boulette ; il est donc cuit au "petit boulet" ou "boulet".

CORDON-BLEU.



Il faut tremper le bonbon dans le fondant

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LE JEU DE LA CACHETTE

Un nouveau concours intéressant, Tirésias invite tous les lecteurs de "l'Album Universel"

CINQ PRIX MAGNIFIQUES

Tirésias a, cette fois, résolu d'intriguer pour de bon les aimables chercheurs et non moins aimables chercheuses de l'"Album Universel".

Il rit d'aise d'avance et se promet bien de ne pas ennuyer ses lecteurs au jour de la distribution des prix magnifiques avec une longue nomenclature des noms de ceux qui auront trouvé le problème. Il ne compte pas recevoir plus de cinq bonnes réponses, si tant est qu'il en reçoive. Aussi, a-t-il décidé de donner cette fois-ci cinq prix, les suivants :

- 1er prix : Magnifique horloge en imitation de bois de rose, d'une valeur de \$6.50.
- 2ème prix : Boîte de parfums, d'une valeur de \$3.00.
- 3ème prix : Un an d'abonnement à l'"Album Universel".
- 4ème prix : Six mois.
- 5ème prix : Trois mois, soit en tout une valeur d'environ

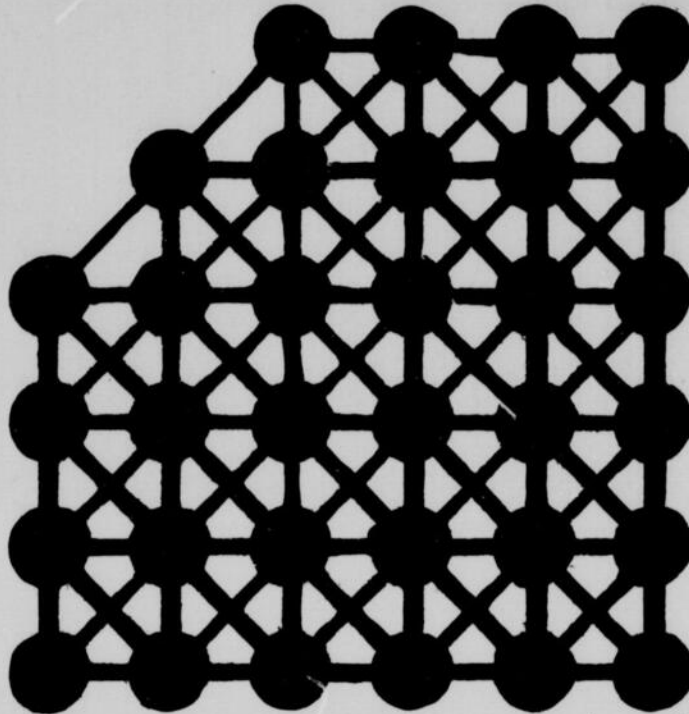
\$15.50.

C'est un petit montant, il est vrai, mais il faut remarquer que chaque numéro de l'"Album Universel" contient un concours intéressant avec prix magnifiques.

LE JEU DE LA CACHETTE.

En quoi consiste ce problème ?

Placez sur l'un des ronds quelconques de la présente image, ronds qui sont censés être des trous reliés les uns aux autres par de petits fossés, six menus objets en ca mettant un par trou. L'objet du jeu est de les placer de telle sorte que, sur aucune des lignes transversales, longitudinales ou



diagonales, il ne s'en trouve deux de ces objets qui puissent, pour ainsi dire, se voir par l'un des fossés reliant les trous les uns aux autres.

Maintenant, remarquez bien que Tirésias donne ce problème pour vous intriguer. Vous devrez vous-mêmes vous assurer, d'abord, si la chose est faisable ou non.

Mais, il vous est permis d'essayer, et les cinq premières solutions qui nous parviendront par la poste aux bureaux de l'"Album Universel" auront droit aux cinq magnifiques prix mentionnés.

Mais, je vous le répète, vous devez d'abord décider si la chose est faisable.

En attendant, je me frotte les mains.

TIRÉSIAS.

662 rue Ontario ; Eugène Thouin, 1282 Ste Catherine ; Mastai Gagné, 815 rue Sanguinet ; J. L. F. Chabot, St Bruno ; O. Martel, 16 rue St Gabriel, Québec ; M. L. Chaussé, 115 rue Dorion, Montréal ; Napoléon Cossette, Valleyfield ; Ed. Beaulieu, 711 rue Charlevoix, Pointe St Charles ; Georgiana Caron, 713 rue Charlevoix ; Marie Gravelle (12 ans), 165 rue St Patrice, Ottawa ; J. A. D'Orvilliers, 254 rue Court, Brockton, Mass. ; Arsène Dion, 57 Spathgate, Worcester, Mass. ; Joseph Beauvais, 1609 rue St Jacques, Ste Cunégonde ; Melle H. L. Sainte-Adèle, Terrebonne ; Honorius Bétournay, 465 Beaudry, Montréal ; A. C. Danis, Shawinigan Falls ; Honoré St Laurent, St Romuald, Pont Etchemin ; Melle Théo. Leblanc, 1517b Ontario ; Melle F. Lamy, 424 rue St Timothée, Montréal ; Arthur Marchesseault, Moosup, Conn. ; Madame Francois Pelletier, Rivière Ouelle, Kamouraska ; M. Charles Rathé, 39 St Germain, Hochelaga ; Melle H. Jeanne Labelle, 136 Parc Lafontaine ; Madame A. Paquet, 48 rue Châteauguay, St Sauveur, Quebec ; M. Joseph Paquette, 206 McCord ; Alphonse Bernier, Vieille Eglise ; Anna Dérome, Boîte 90, Joliette ; Melle Malvina Larose, 33 Bonaparte, Montréal ; Léon Lebrun, 27a Bréboeuf ; Joseph Davignon, 1062 Ontario ; Melle Almina Viau, 213 rue St Urbain, Montréal.

ARITHMÉTIQUE

Solution du problème No 6 : Ce problème comportait plusieurs solutions. Nous ne donnons que celles reçues sur des milliers qui pourraient l'être.

871. — Envoyé par Vital Mallette, Pointe-Claire.

721. — J. Parent, 108 rue St Olivier, Trois-Rivières ; Eléar Guimond, P. O. Box, 653, Montréal ; Alphonse Huot, Boîte 1, St Roch, Québec.

301. — Delle M. A. Serré, 2007 St Jacques, St Henri ; Napoléon Brochu, Lévis ; Alphonse L. Lachance, Saint-Cyprien de Napierville ; Zoé Langlois, Sillery Cove, Québec ; Léopold Gênest, Lachine Locks ; Amandine Auger, 167 rue Grant, Québec ; Joseph Davignon, 1062 Ontario, Montréal ; Melle Marie-Blauche Thibault, 504 Parc Lafontaine ; Arthur Marchesseault, Moosup, Conn. ; Blanche Gauthier, 1303 rue Ste Catherine ; Melle A. S. Ste Adèle, comté de Terrebonne ; Dame Délia Cousineau, 23 rue Bassin, Montréal ; Marie Gravelle, 165 rue St Patrice, Ottawa ; Emanuel Parent, Beauport, Québec ; J. A. Marchildon, Batiscan.

2401. — M. A. Bédard, Rigaud.

4,838,701. — Jean-Paul, Montréal.

AUTRE PROBLEME.

Un tailleur a acheté dans une faillite un lot de paletots, la moitié à raison de deux pour \$10, et le reste à raison de trois pour \$10 ; ayant fait une mauvaise affaire, il vend à raison de cinq pour \$10 et perd ainsi \$10 sur son marché.

Combien avait-il acheté de paletots ?

TAPIS-VERT.

RESULTAT DU CONCOURS DE LA CHAÎNE SANS FIN

Ce concours s'adressait plutôt à la patience de nos lecteurs. Le meilleur moyen était encore de découper la chaîne et d'essayer de la faire entrer en réajustant les mailles dans le cadre donné.

Nous avons reçu plusieurs centaines de solutions, et Tirésias a constaté avec plaisir que les bonnes solutions étaient en bon nombre. On pourra s'en convaincre par la liste des mentions honorables publiées ci-dessous. Seulement, comme toujours, il n'y a que trois concurrents qui ont gagné.

Nous souhaitons bonne chance aux autres concurrents pour une autre fois.

Voici la liste des prix :

PREMIER PRIX.

M. Aristide Leblanc, Saint-Jean de la Croix, Montréal.

DEUXIEME PRIX.

J. Parent, 108 St Olivier, Trois-Rivières.

TROISIEME PRIX.

Léopold Genêt, Lachine Locks.

MENTIONS HONORABLES.

Joseph Mailloux, 681 rue du Grand-Tronc, Pointe

te Saint-Charles ; Antoine Gagné, Thetford Mines, Mégantic ; H. Langis, 28 Alken Street, Lowell, Mass. ; Madame L. G. Pinault, Campbelltown, N. B. ; Madame Alph. Denis, Lévis ; Eugène Grignon, Ste Agathe des Monts ; G. M. Damine, 593 rue St Laurent ; Madame C. A. Archambault, 309b rue St Hubert ; Frs. Robitaille, 34 Deligny, Québec ; Eugène Paquin, rue Notre-Dame, Trois-Rivières ; Melle Antoinette Deslauriers, 234 rue Notre-Dame, Trois-Rivières ; Emilie Couture, Sherbrooke-Est ; Rosario Tremblay, 128 rue Papineau ; A. Madore, 2 Beaver Hall ; A. Payette, 221 rue Panet ; L. P. Pinsonneault, Côteau Station ; Rodolphe Champagne, 581 Avenue Laval ; Melle Alice Ducharme, 280 rue Richelieu, Ste Cunégonde ; Zoraïde Lynburner, 53 rue des Forges, Trois-Rivières ; Marie-Louise Véronneau, 46 Congress, Cohoes, N. Y. ; Jos. Derbès, 2765 rue Palmyra, Nouvelle-Orléans ; S. N. Moisan, 299 rue St Joseph ; M. Ferdinand Paradis, 279 rue Iberville ; Mme J. S. Aubin, 44 avenue Lilly, Lowell, Mass. ; A. Huot, Boîte 1, St Roch, Québec ; Joseph Goulet, 534 rue Bridge, Holyoke, Mass. ; M. Anatole Daoust, Makinak, Manitoba ; M. Wilfrid Gauthier,

ÉNIGME

On mange mon premier
Ainsi que mon dernier.
Et l'on habite mon entier.

BOITE AUX LETTRES

PAULE-BAPTISTE, Sherbrooke. — Merci, Vous êtes bien bonne.

ELZEAR DE GOURMOND. — Réponse reçue trop tard.

A. C. — Mille pardons, charmant collaborateur. Ces choses arrivent dans les meilleures familles.

SOLUTION DU DERNIER PROBLEME D'ECHECS.

Blancs.	Noirs.
1 D 4 F	1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Le Rouet de ma Grand'Mère

SCÈNE D'INTÉRIEUR POUR PIANO.

ALPHONSE GILBERT.

All? moderato *cresc.*

PIANO *legato*

cresc. *f* *mf*

La filieuse s'endort

rallent. molto *rall.* *dim.*

Elle se reveille

ff

dolce

rall. e dim *legato*

cresc.

piu f *f*

mf *mf* *f*

mf très détaché *ff* *ff*

rall e dim. *al.*

Enseignement de l'Esperanto par M. A St-Martin

PRONONCIATION

10. Toutes les lettres se prononcent toujours tel qu'indiqué dans l'alphabet

Comme on peut le voir par cette règle, la lecture de l'Esperanto est donc simplement le prononcé successif des lettres ; ainsi, au lieu de prononcer *ae*, *ai*, *ao*, en un seul son, on devra les prononcer séparément *a-o*, *a-e*, *a-i*. Exemples :

Soifo (soif) se prononcera : *so-i-fo*, et non pas comme : *soif* ; de même *trouzi* (abuser), se prononcera *tro-ou-si*, et non pas *trouzi*. Ce mot "trouzi" est tiré des mots : *tro*, *trop*, et *uzi* : employer, user de, se servir de.

La même règle s'applique aux consonnes ; ainsi, *regno* (règne) se prononce *régue-no*, et non pas *regn*, en prononçant *g* et *n* ensemble. De même "ph" ne se prononcera pas "f", mais bien "p et h" séparément ; ainsi, *lipharoj* (moustache), se prononce *lipp-haroille*, et non pas *lifaroille*. (Ce mot est tiré de *lipo* "lèvre" et "haroj" : (cheveux, poils).

Pour donner un exercice pouvant couvrir tous les cas de prononciation, nous prions les lecteurs de lire le tableau suivant :

ae, *ai*, *ao*, *au* ; se prononcent *a-é*, *a-i*, *a-ô*, *a-ou*.

ac, *ec*, *ic*, *oc*, *uc* ; se prononcent *ats*, *éts*, *its*, *ots*, *outs*.

aĉ, *eĉ*, *iĉ*, *oĉ*, *uĉ* ; se prononcent *atch*, *étch*, *itch*, *ôtch*, *outch*.

ag, *eg*, *ig*, *og*, *ug* ; se prononcent *ague*, *égue*, *igue*, *ôgue*, *ougue*.

aĝ, *eĝ*, *iĝ*, *oĝ*, *uĝ* ; se prononcent *adge*, *édge*, *idge*, *odge*, *oudge*.

aj, *ej*, *ij*, *oj*, *uj* ; se prononcent *aille*, *eye*, *ille*, *ôille*, *ouille*.

Le prononcé de cette lettre "j" est très important, et nous prions les lecteurs d'être bien particuliers et de prononcer *aj*, comme dans le mot *paille*, de prononcer *ej* comme dans le mot *treille* ; *oj*, comme dans le mot *Brogie*, et les lettres *uj*, comme dans : *rouille*.

aĵ, *eĵ*, *iĵ*, *oĵ*, *uĵ* ; se prononcent *age*, *eige*, *ige*, *oge*, *ouje*.

am, *em*, *im*, *om*, *um* ; se prononcent *amme*, *emme*, *imme*, *ômme*, *oume*.

an, *en*, *in*, *on*, *un* ; se prononcent *anne*, *énne*, *inne*, *one*, *oune*.

Comme on peut le voir par les deux derniers exemples, les sons nasaux, *an*, *on*, *in*, *un*, n'existent pas en Esperanto ; ainsi, Esperanto se prononce comme s'il était écrit : *Esperanto*.

As, *es*, *is*, *os*, *us* ; se prononcent *asse*, *esse*, *isse*, *ôsse*, *ousse*.

Si maintenant, pour compléter l'exercice de tous les sons possibles, nous procédions en commençant par les consonnes, nous voyons que :

ba, *be*, *bi*, *bo*, *bu* ; se prononcent *bâ*, *bé*, *bi*, *bô*, *bou*.

ca, *ce*, *ci*, *co*, *cu* ; se prononcent *tca*, *tsé*, *tci*, *tso*, *tsou*.

ĉa, *ĉe*, *ĉi*, *ĉo*, *ĉu* ; se prononcent *tcha*, *tché*, *tchi*, *tcho*, *tchou*.

ga, *ge*, *gi*, *go*, *gu* ; se prononcent *ga*, *gué*, *gui*, *go*, *gou*.

ĝa, *ĝe*, *ĝi*, *ĝo*, *ĝu* ; se prononcent *dja*, *djé*, *dji*, *djo*, *djou*.

ja, *je*, *ji*, *jo*, *ju* ; se prononcent *ya*, *yié*, *yi*, *yio*, *you*.

ĵa, *ĵe*, *ĵi*, *ĵo*, *ĵu* ; se prononcent *ĵa*, *ĵai*, *ĵi*, *ĵô*, *ĵou*.

sa, *se*, *si*, *so*, *su* ; se prononcent *sa*, *sé*, *si*, *so*, *sou*.

Jamais cette lettre se prononce comme "z".

ŝa, *ŝe*, *ŝi*, *ŝo*, *ŝu* ; *ĉa*, *ĉe*, *ĉi*, *ĉô*, *ĉou*.

Les deux lettres *a* et *u* se prononcent en une émission de la voix ; ainsi, "au" se prononcera comme dans *Raoul* ; *laŭ* (selon), prononcez *laŭ* en une seule syllabe.

Le *h* avec accent se prononce "hh", ou "h" fortement aspiré. Si l'on éprouve quelque difficulté à prononcer cette lettre (d'ailleurs très rare), on peut la prononcer comme la lettre "k".

Les deux lettres *e* et *o* se rencontrent excessivement rarement, et se prononcent *eou*, en un seul son.

Comme on peut le voir, tous les exemples et explications ci-dessus se résument à l'application constante de cet unique principe invariable : chaque lettre d'un mot garde toujours le son qui lui est attribué dans l'alphabet.

Nous savons fort bien que nous en avons beaucoup trop dit sur cette question de prononciation des lettres, mais nous voulons épargner jusqu'à l'ombre d'une hésitation.

Ce procédé de ne donner qu'un seul son à une lettre, et de donner d'autre part à chaque son une lettre particulière, est le même que celui reconnu dans toutes les alphabets modernes : sténographie, télégraphie, etc., etc.

La science, la logique, la nature sont ici d'accord pour rejeter ces procédés traditionnels, qui veulent que, dans certains cas, une lettre ait une certaine valeur, et que dans d'autres, cette même lettre ait une valeur tout à fait différente.

Pourquoi décréter que, *ca*, *co*, *cu* se prononcent *ka*, *ko*, *ku*, lorsque nous enseignons que *ce*, *ci*, *se* prononcent *se*, *si* ?

Pourquoi disons-nous *ga*, *go*, *gu* et *ge*, *gi* ?

Pourquoi avons-nous des lettres muettes ?

Pourquoi écrivons-nous le son "o" : *au*, *aud*, *ault*, *aut*, *aux*, *aus*, *eau*, *eault*, *ho* ; *haut*, *o*, *oh*, *op*, *os*, *ot* ?

Pourquoi prononçons-nous quelquefois "t" comme "s", "s" comme "z" ?

Pourquoi ? Larousse va nous le dire : C'est que tous les alphabets européens sont entachés du principe idéographique.

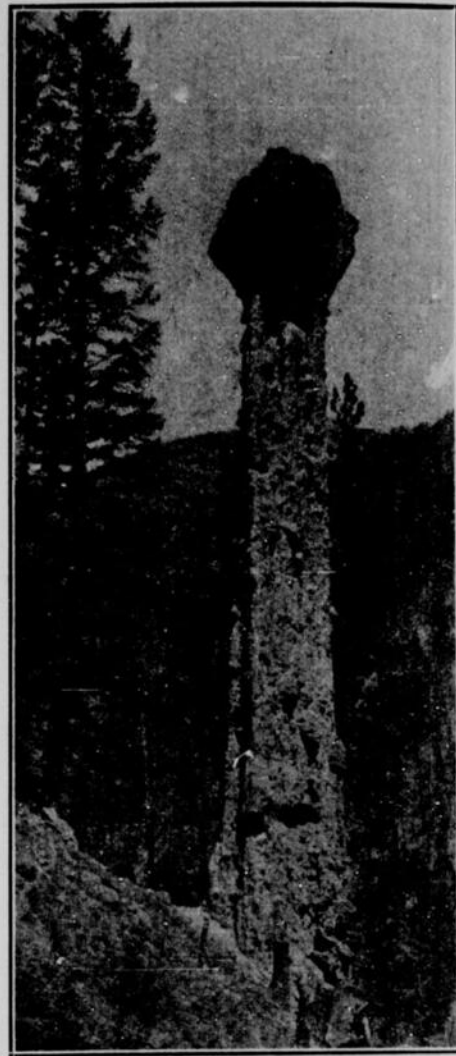
De tous les alphabets anciens, seul le "Sanskrit" s'était dépouillé de ce vice originel ; aussi, les croyances populaires ont-elles voulu que cet alphabet fût l'oeuvre des Dieux.

C'était peut-être aller un peu loin, mais, vraiment, l'alphabet Sanskrit est si supérieur aux alphabets calligraphiques actuels, que je me sens tout disposé à pardonner cette croyance superstitieuse.

Aussi, tous les alphabets modernes, tous ceux que la science a enfantés, sont-ils phonétiques comme le Sanskrit.

Consultez tous les systèmes de sténographie : Isaac Pittman, Bean Pittman, Graham, Wright, Duployé, Letellier, Prévost-Delaunay, Aimé Paris, Paul Bavay, tous sont d'accord avec l'Esperanto, Pas de lettres muettes. Une lettre : un son. Un son : une lettre.

CURIOSITÉ DE LA NATURE



Voici une des plus remarquables curiosités de la nature qu'on puisse rencontrer sur le sol américain. C'est un gigantesque monolithe qui a la forme d'un obélisque.

TENDRESSES

Vous m'aviez dit de très mièvres choses :
Des mots qui sentaient bon, comme une fleur,
De ces riens qui vous prennent tout le coeur
Et qui semblent des baisers roses...

Vous m'aviez dit des choses, combien folles !
Babilages d'oiseau gris de printemps...
Vos sourires brodaient, câlins, tentants,
La musiquette des paroles.

Vous m'aviez dit des choses d'âme lasse,
Si tristes !... avec de grands yeux peureux,
Des yeux voilés de bambin malheureux
Que jamais personne n'embrasse...

Vous m'aviez dit tant et tant de choses...
Je ne sais plus !... mais c'était doux, très doux,
Et je croyais tenir un peu de vous
Dedans mon coeur aux portes closes ;

Mais, las ! l'Oubli vous a baisé les lèvres...
Sous ses doigts noirs l'avenir s'est occlus...
Et je pleure, moi, de n'entendre plus
Choses tristes, folles, ou mièvres...

M. DE L'HARPE.

A la neuvième chambre.
—Prévenu, voici trois fois, depuis un an, que vous comparez devant le tribunal.
—Que voulez-vous, mon président, ou bien j'travaille, ou bien j'n'travaille pas. Quand j'travaille, on m'arrête pour vagabondage, alors je n'sais plus comment faire.

UN DISCOURS POLITIQUE PAR SEMAINE

Le Suffrage Populaire

Les élections ne se font pas avec des prières.

ISRAEL TARTE.

Nobles et intelligents électeurs,

Après avoir cité un texte de cette nature, vous comprendrez facilement pourquoi j'ai dû descendre de la chaire d'où je vous ai donné jusqu'aujourd'hui mon humble quote-part de prédications hebdomadaires sur des sujets absolument profanes. Vous avez sans doute compris que c'est à la tribune qu'il me faut monter. Il faut laisser au sermon, — j'avais osé prendre ce titre, — tout son caractère de recueillement, de suavité, d'onction. D'ailleurs, nous touchons au saint temps du carême, et des voix plus entraînantes, plus autorisées que la mienne viendront rappeler aux Fidèles, la voie, la seule voie qu'ils doivent suivre. Les vicissitudes de la société moderne seront exposées; les joies du devoir accompli analysées. La récompense du bon comme le châtiment du coupable seront paraphrasés. Rameau d'olivier en mains, on conviera tous les justes comme les injustes à venir retremper leur foi dans la source de toute Clémence.

Or, moi, je n'ai pas de rameau d'olivier à vous présenter. Je laisse ce symbole de paix et de réconciliation à d'autres plus dignes.

D'ailleurs, je préfère venir à vous du peuple, avec une bonne hart d'orme blanc et fustiger de toutes mes forces, séance tenante, les prétendus éducateurs du peuple, qui se disent vos représentants, vos maîtres, parce qu'ils sont vos mandataires, vos serviteurs, grâce à un système de suffrage électoral, qui ne repose que sur le vol et la corruption.

Le suffrage populaire en ce pays est une farce ignoble qui devrait mener au bagne tous ceux qui en ont eu la paternité ou, présentement, les responsabilités. Prenez les deux cents quelques députés que nous avons à Ottawa, les soixante et dix à Québec, choisissez au hasard et dites-moi, sérieusement: pourriez-vous jurer, si tant est que vous avez une certaine connaissance des organisations électorales, pourriez-vous jurer que tel ou tel député ne doit son élection qu'au vote honnête et libre de ses électeurs? Il y a encore plus: si tel ou tel député représente bien le choix des électeurs et si sa candidature au poste qu'il occupe n'a pas été le fait des influences mises en jeu, l'oeuvre de faiseurs intéressés?

Vous ne pourriez pas le jurer, non pas parce que telle ou telle élection vous a été absolument étrangère, mais bien parce que vos suspicions vous poussent à penser que l'honnêteté est chose inconnue en matière électorale.

L'honorable M. Tarte, qui doit s'y connaître en organisations électorales, n'a-t-il pas dit en une circonstance mémorable: les élections ne se font pas avec des prières?

Voyez donc, mes braves amis, ce qui s'est passé il n'y a que quelques mois dans une des divisions les plus importantes de Montréal, sous l'oeil d'une police exercée. La corruption la plus éhontée a opéré au grand jour, et, même après les révélations extraordinaires qui ont eu lieu devant les tribunaux, il ne serait pas surprenant de voir le bénéficiaire de ces fraudes gigantesques se prélasser dans les fauteuils parlementaires et coudoyer orgueilleusement les piliers de son parti. Tant l'expression populaire a du vrai: Quand ça tient, ça tient bien!

Si de telles choses se passent en pleins grands centres, dans une métropole, dans des divisions électorales étroitement surveillées par les deux partis politiques, croyez-vous bien que les résultats électoraux des divisions rurales soient plus justes et consciencieux?

Ah! certes, j'admets qu'on rencontre loin des grandes villes plus de franchise, plus d'honnêteté, plus de respect pour le serment; mais, c'est qu'on y rencontre aussi, en temps d'élection, des visages louches, voyant on ne sait d'où, allant on ne sait où, parcourant le comté en tous sens, sans être inquiétés loin de là, vrais oiseaux de passage mystérieux, qui ne laissent nulle trace derrière eux. Ce sont des agents électoraux secrets venus des grandes villes dans les intérêts de tel ou tel candidat. On les appelle aussi des organisateurs et, généralement, ils se donnent plusieurs noms, un pour chaque comté. Que font ces étrangers dans un comté en temps d'élection? Quel est le but de leurs manoeuvres déguisées? Où prennent-ils l'argent qu'ils versent parfois à pleines mains? Nul ne semble l'ignorer, et, cependant, personne ne proteste. Tout le monde le sait: les élections ne se font pas avec des prières. C'est le cri général.

Or, je dis que c'est une honte de considérer de cette façon le suffrage électoral, qui forme les assises mêmes de l'organisation sociale. Comment pouvez-vous espérer être gouvernés suivant les lois de la plus saine économie, dans un gouvernement représentatif, si cette même représentation est entachée dans son principe? Je le répète, notre suffrage populaire se réduit à une farce. Est élu qui est le plus rusé et le plus fortuné. Toutes les autres questions passent en second lieu.

Tenez, voyez ce qui se passe, au moment où je vous écris, dans les comtés de Terrebonne et Deux-Montagnes, où les deux partis politiques sont chaudement engagés dans une lutte importante. On dirait de grandes réjouissances publiques tant l'argent circule partout et la boisson coule dans ces deux circonscriptions. Où est la source de tout ce Pactole? Que's grands intérêts sont en jeu? Le mandat de député offre-t-il donc tant d'attraits? A l'âge qu'ont généralement les candidats politiques, la passion de la gloire seule peut-elle pousser à affronter tant de misères et de vilénies pour la conquête de ce hochet?

Autant de questions auxquelles le bulletin de vote ne répond pas. Règle générale, ce bulletin, l'arme unique de la masse, ne fait connaître, en résultat définitif, que le plus ou moins de fortune et de roueries de chacun des candidats. Certes, il y a d'honorables exceptions; mais elles ne prouvent que la règle générale. Et dire que ce petit bulletin est cependant le levier le plus puissant de la société moderne, bien plus puissant que l'épée, que le canon, et même que les discours enflammés des discoureurs politiques qui sillonnent nos campagnes. D'un simple trait de plume, d'une toute petite croix, le peuple, ce grand naïf qu'on peut leurrer bien longtemps sans qu'il proteste, peut changer tout cet état de choses et renverser les idoles. Il ne le fait pas parce qu'il est doux de nature, pacifique par conviction comme par tempérament; mais, le jour où ceux en qui il a confiance, ses chefs, ses gouvernants, auront fait déborder la mesure, son réveil sera terrible.

En attendant, nos éloquents tribuns peuvent quîètement continuer le prélude immanquable: "Nobles et intelligents électeurs," comme je l'ai fait moi-même, suivant l'antique coutume, pour attirer votre bienveillante attention.

Mais, pour écouter bouche bée les diatribes enflammées qu'on vous débîte, vous n'en êtes pas dupes. Et, sur ce, trois hourras pour le grand Papineau!

N. B. — Le discours de la semaine prochaine portera sur LES CLASSES DIRIGEANTES, et sera fait par LE REVEUR.

Bulletin de Vote

J. PASDARGENT

**MAIS REMPLI DE BONNES
DISPOSITIONS.**

J. PLEINDARGENT

**MAIS ABSOLUMENT VIDE
DU CERVEAU.**

X

VARIÉTÉS



L'ÉDITEUR. — Nous avons aussi Victor Hugo.
— Ah ! oui, celui qui a fait des livres avec une reliure rouge.

EN FACTION



Le chien, pensant au chien de fusil. — Mon cher collègue n'a pas l'air de s'amuser.

Un de ces hommes qui ont la passion de parler sans cesse et qui, par un singulier aveuglement, ne s'aperçoivent pas, au silence qu'on garde avec eux, combien ils sont à charge; un de ces hommes, disons-nous, était venu faire une visite au grand mathématicien Laplace. Celui-ci, absorbé dans ses calculs, ne disait rien. D'ailleurs, son interlocuteur ne lui eût pas laissé le temps de rien dire.

— Vous êtes occupé, je vous ennuie peut-être ? dit le bavard, au bout d'une heure durant laquelle il n'avait pas cessé de parler.

— Non, non, vous pouvez continuer, je ne vous écoute pas.

Un membre de la confrérie de Bacchus, à l'agonie, refusait de se confesser :

— Pour quoi faire ? dit-il, je n'ai jamais commis d'autre faute que de boire de mauvais vin.

— Vous vous en repentez, et vous promettez, si Dieu vous rend la vie, de n'en plus jamais boire ?

— De mauvais ? bien certainement.

C'EST POURTANT VRAI.

Quand on pense qu'avec une bouteille de BAUME RHUMAL on peut souvent éviter la terrible consommation.

VIN MARIANI
LE GRAND TONIQUE

Pour les Muscles, les Nerfs, et le Cerveau. 1

LACHANCE
DES
HOMMES
FAIBLES.

Les spécialistes de l'Institut Médical du Dr Bassett font la plus grande offre connue de TRAITEMENT GRATUIT à toutes les victimes de la Débilité Nervo-Sexuelle, Varicelle, Atrophie des Tissus, Perte de Vitalité, ou autres faiblesses résultant d'indiscretions ou excès du jeune âge, ou d'empoisonnement contagieux et spécifique du sang, acquis ou hérité. C'est positivement la première offre de traitement gratuit de cette institution qui est établie depuis 30 ans.



Le traitement du Dr Bassett—comme le savent les milliers de personnes qu'il a guéries—n'est pas expérimental. Il va au siège des maladies et faiblesses masculines et les guérit promptement. Ce traitement débarrasse du coup les hommes désappointés de tout sentiment de débilité, de mélancolie, de confusion mentale, d'absences de mémoire, de rêves troublants, de timidité, et de tous symptômes de caducité masculine. Le Dr Bassett a guéri toute une armée d'hommes—il peut vous guérir et vous guérira, quel que soit le nombre d'échecs que vous ayez subis en essayant de recouvrer votre virilité. Garantie légale de guérison dans tous les cas traités. Pas un homme de bon sens ne refusera la chance d'obtenir ce traitement simple et gratuit du plus grand spécialiste pour les maladies à l'homme que le monde ait jamais connu. Livres envoyés gratuitement sur demande. Adressez : DR. BASSETT MEDICAL INSTITUTE, 42 Bassett Building, 126 Clark St., CHICAGO, Ill.

"ANTIKOR -
-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Carillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier : Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.

Monument National

RUE SAINT-LAURENT.

SEMAINE DU 23 FEVRIER.

LE
Triomphe
de la
CROIX

Drame Chrétien, en Cinq Actes,

Par JULIEN DAoust

Musique, Décors, Costumes et Accessoires faits spécialement pour ce magnifique drame.

200 Personnes en Scène.

2 REPRESENTATIONS
PAR JOUR

Matinées, 2 hrs. PRIX POPULAIRES. Soirs, 8 hrs.



FILLETTES CETTE POUPEE EST POUR VOUS

Elle ne vous coûtera pas un sou. Aussi jolie que dans la vignette. Vous l'aimerez en la voyant. Elle a des boucles de cheveux dorés, des yeux bleus allègres, des joues roses, est élégamment habillée d'une robe de soie et de satin, garnie de velours et de dentelle, à un chapeau très bon garni, de chics petites pantoufles, de véritables bas, des sous-vêtements garnis de dentelle. On peut l'habiller et la déshabiller tout comme un véritable bébé, sa tête, ses bras et ses jambes sont articulés. Elle peut se tenir debout seule ou s'asseoir dans une chaise ou sur le plancher. En la recevant vous trouverez que c'est la plus belle poupée que vous ayez jamais vue. Nous l'affrons gratuitement à la personne qui vendra à loc. chacun de seulement 12 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs : oillet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. Rien ne se vend comme cela. Envoyez une Carte Postale aujourd'hui et nous enverrons votre parfum franco. THE ROSE PERFUME CO., BOITE 1978 TORONTO, Ontario.

Houdon, célèbre sculpteur, est l'auteur de la statue de Voltaire qui décore le péristyle du Théâtre-Français, et il avait ses entrées au théâtre.

Mais un nouvel employé, placé au contrôle, demanda à Houdon son billet : "Je n'en ai pas besoin, répondit l'artiste, étonné d'une question qu'on ne lui adressait plus depuis près d'un demi-siècle.

—Mais comment vous appelez-vous ? demanda le contrôleur.

—Comment je m'appelle ! je suis le "père de Voltaire", dit Houdon en désignant sa statue de la main.

—Alors, c'est différent, passez, monsieur."

Le lendemain, le même employé, se tournant vers son collègue qui tenait le registre des entrées, lui dit, en voyant Houdon : "Ecrivez "Monsieur Voltaire le père".

Cette balourdise obtint un succès fou parmi les habitués du Théâtre-Français.

Toutes les fois que le grand Frédé-

ric voyait un médecin, la première chose qu'il lui demandait était le nombre de personnes qu'il avait envoyées dans l'autre monde.

L'un d'eux lui répondit un jour : "Pas tant que vous, Sire."

Frédéric lui tourna le dos et ne lui parla de sa vie.

Par une effroyable destinée, Gaston, qui était simplement commis de nouveautés, est devenu aide du bonreau.

—La première fois, raconte-t-il, le couperet venait de tomber ; je saisis la tête par les cheveux et, par une sorte d'habitude, je ne pus m'empêcher de demander au supplicié : "Et avec ça ?"

Une bonne femme pousse des ânes devant elle.

—Bonjour, la mère aux ânes, lui dit un passant.

—Bonjour, bonjour, mon fils, répond la vieille.

J'ai Découvert Une Guérison pour le RHUMATISME

Ecrivez-moi.

Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai pas un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quelque autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.

MASCULIN ET FEMININ



—Regarde ce merle, comme il a l'air content dans sa belle cage.
—Je crois qu'il serait encore bien plus content dans son bocage.



—Ce qui m'ennuie de faire mes vingt-huit jours, c'est que, pendant ce temps-là, je ne peux dormir que la nuit.
—Tu dors donc le jour d'habitude ?

—Dame, je suis au ministère !



—C'est un tableau d'un maître.
—Non, il mesure exactement 95 centimètres.



—Comment! vous ne devinez pas pourquoi on met plutôt des coqs que des poules sur les clochers ?
—? ? ?
—Mais, voyons, c'est parce que les poules y casseraient leurs oeufs en tombant.

Quand vous êtes épuisé et découragé, prenez un verre du grand tonique

VIN MARIANI

Recommandé par tous les Médecins du Canada.



CARME DÉCHAUSSÉ

CERTIFICAT DU Gouvernement

BUREAU DE L'ANALYSTE,
District de Québec.

Québec, 30 novembre 1899

J'ai fait l'analyse du **VIN DES CARMES** et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de votre bureau.

Au point de vue médicinal, c'est un excellent vin que le **VIN DES CARMES**, appelé à rendre de grands services **aux personnes faibles, aux convalescents, anémiques, dyspeptiques**, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicinaux qui sont dans le marché.

DR M. FISET,

Analyste public

ESSAYEZ.

Vous toussiez... Essayez le BAUME RHUMAL et vous verrez.

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT.

1628 rue Notre-Dame

KODAKS ET ACCESSOIRES
LANTERNES MAGIQUES ET
VUES
BAROMETRES ET THERMOMETRES
LUNETTES ET LORGNONS EN
OR, ETC.

Les impôts étaient fort élevés en Angleterre au dernier siècle, et on en imaginait tous les jours de nouveaux.

Un jour, Swift, se promenant dans la campagne avec quelques personnes, une dame dit :

"Que l'air est bon ici !"

Swift se précipita aux pieds de la dame en font la demande, aux pauvres surtout.

"Au nom du ciel, madame, parlez plus bas de la bonté de l'air! on mettrait un impôt dessus."

PERE KOENIG'S
TORQUE NERVEUX

GRATIS
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

KOENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.

En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 28 FEVRIER 1903

Le plus grand spectacle de la saison
Théâtre

JEANNE D'ARC

(Par C. Desnoyers)

La troupe au complet du Théâtre National

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tabule RIPANS. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq centimètres pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 centimètres contient assez pour un an.



TOUR DE COU EN FOURRURE GRATIS

Douce, chaud, noir luisant 2 pieds et 6 pouces de longueur, 5 pouces de largeur, fait de peaux choisies, très souples, avec 6 belles queues noir et fourmies. Une élégante et magnifique fourrure donnée pour la vente à 10c. chacun de seulement 15 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs, orillet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. **Son odeur dure pendant des années. Rien ne se vend comme cela.** Ecrivez nous une carte postale aujourd'hui et nous enverrons vos paquets franco. L. Laroche, Montréal, dit : "Votre parfum est si d'ux que je les ai vendus en les recevant." **The Rose Perfume Co., Boite 1979 Toronto**

BREVETS D'INVENTION

CANADA
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpenteurs, 107, rue St-Jacques, Montréal

Notre ami F... se laisse traîner dans un fiacre d'une lenteur désolante.

—Que voulez-vous, gémit le cocher, mon cheval a une phthisie.

—Pas galopante, en tout cas !

COMMENT VOUS RENSEIGNE LA POLICE



—La rue Machin, m'sieu l'agent, c'est bien ici ?
—Non... que la rue Machin elle se trouve à l'autre bout de la rue !



—C'est bien ici l'autre bout de la rue, n'est-ce pas, brigadier ?
—Nonobstant que l'autre bout de la rue il n'est pas ici... c'est là-bas !



—Que vous vous fichez de la police !... Allez... ouste... au poste !... Ca vaus apprendra à plaisanter avec l'autorité !



—Dites donc, votre brigadier vient de me dire que c'était ici l'autre bout de la rue... Faudrait voir à ne pas vous moquer du monde !...

(Et voilà pourquoi un de mes amis dut passer la nuit au poste pour avoir demandé un renseignement à un agent !)

LE LIÈVRE ET LA TORTUE



—Dites donc, l'ancien, ça doit pas être commode de marcher quand on n'a pas de jambes ?...
—Va toujours, Clampin, j'irai plus vite que toi... Parions !



—Ca va... En route... pas gymnastique...
—Tu vois, petit, que ça ne va pas trop mal pour commencer ?
—Ca va même très bien... Vous êtes un joli marcheur !



—Allez toujours, l'ancien... C'est à la montée de la côte que je vous attends



—Qu'est-ce que je vous disais ?...
—Continue, fiston, on te rattrapera quand même...



—Avec une bonne ficelle et la complicité d'un chauffeur... on irait jusque au sommet du Mont Blanc : sans compter que dans ce nuage de fumée, je vais passer devant le jeune homme sans qu'il me voie !...



—Eh bien, petiot, c'est moi qui t'attends à la montée !... Qu'est ce que tu dis de ça ?...
—Sans blague, l'ancien... des hommes comme vous, on n'en fait plus ! C'est renversant, je ne vous ai même pas vu passer !...

A L'EGLISE NEGRE



Le ministre est à expliquer à ses fidèles toute la noirceur... du péché.

DOMESTIQUE BIEN STYLE

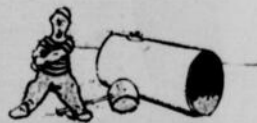


—J'ai un domestique nègre que j'ai ramené de l'Oubanghi, quel type ! L'autre jour, je lui ai dit avant de sortir : Si du bois, un ami d'enfance, qui était venu me voir pendant que j'étais sorti... et je rentre juste au moment où cet être jetait dans le foyer mon pauvre Du-bois nous arrive, tu le mettras dans le feu...
—...et je rentre juste au moment où cet être jetait dans le foyer mon pauvre Du-bois nous arrive, tu le mettras dans le feu...

ENTETE



—Vous croyez que ce n'est pas vexant, que voilà quatre clous, pas moyen d'arriver à les enfoncer sur c'te tuyau de malheur ? !
—J'suis cependant pas une poule mouillée... On a encore des bras !



... On sort pas du Conservatoire, mais on sait encore enfoncer un clou, bon sang !
... J'ai pas chétif ! J'suis pas un mûsule !



... J'enfoncerai mes quatre clous... Que je casserai tout, ou j'veux bien qu'on m'appelle zoulou !
... Y n'era pas dit que j'aurai fui devant quatre méchants rivets !



... Quand j'devrais plutôt cogner jusqu'à la "Saint-Toujours" !
L'homme aux quatre cheveux, qui était couché dans le tuyau. — Tu n'vas pas bientôt me laisser dormir tranquille, à me taper comme ça sur la tête, espèce d'innocent ?...

NOTRE PROCHAIN FEUILLETON



L'ALBUM UNIVERSEL commencera bientôt la publication d'une jolie idylle remplie d'amour et de situations captivantes.



Ce feuilleton qui sera profusément illustré, ne durera que quelques numéros, juste le temps de nous permettre d'en commencer un autre dans notre grand numéro de Pâques.

FILS DE FAUSSAIRE FILLE DE FORÇAT



C'est une charmante histoire d'amour entre

Le Fils
d'un
Fausseur
* et *
La Fille
d'un
Forçat,

et où la Providence joue un rôle important.

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

FILS DE FAUSSAIRE, FILLE DE FORÇAT

L'ALBUM UNIVERSEL publie les plus Beaux Feuilletons du Canada, et en donne plus au public que tout autre journal, soit **28 PAGES** par numéro.

LE COIN DES LILAS



Mon Dieu ! quelle aventure

—Monsieur l'abbé, croyez-vous que les lilas aient une âme ?

Anne-Marie s'était amusée à poser cette question, un soir de mal, où les lilas de son parc sentaient plus fort et avaient l'air de confier des choses plus tendres au vent, par leurs corolles entr'ouvertes comme des bouches menues. Naturellement, l'abbé avait protesté :

—Une âme, les lilas ? Oh ! mademoiselle !...

Mais Anne-Marie se permettait d'être un peu païenne sur ce chapitre, et, s'il était défendu de croire à l'âme des lilas, elle voulait croire à quelque chose de bon, de mystérieux, de presque intelligent, qui émanait d'eux, pendant très peu de jours, quand la floraison venait les épanouir.

—Une demi-âme, monsieur l'abbé. Voulez-vous ?...

D'abord, elle aimait passionnément les lilas, et comment admettre qu'une chose ait la puissance de se faire aimer sans posséder une sorte d'âme ? Mais il y avait mieux encore. Les lilas semblaient l'aimer. Ils devaient avoir pour elle une douceur, un charme qu'ils n'avaient certainement pas pour les autres jeunes filles. Et la preuve en était que, les soirs où elle allait passer une heure dans le coin des lilas, au bout du parc, elle se sentait plus heureuse, elle avait moins de choses tristes dans son âme à elle, comme si les lilas familiers les lui avaient prises toutes en la frottant.

Et, des choses tristes, il y en avait dans l'âme d'Anne-Marie. D'abord, elle était laide, et quelle femme ne considère pas cela comme une source de chagrins éternels ? Anne-Marie avait deux sœurs plus jeunes, les deux étaient déjà mariées. Elle, personne ne l'avait demandée en mariage. Pourquoi, sinon à cause de sa laideur ? Quand elle pensait à ces choses — et les moments étaient rares où elle n'y pensait pas — les lilas eux-mêmes avaient bien de la peine à dissiper sa mélancolie. Oul, laide ! si laide, qu'on ne lui avait jamais parlé sérieusement d'amour, qu'aucun jeune homme n'avait jamais paru troublé à son approche ! Et l'on a beau dédaigner ces vulgaires hommages, il y a des soirs, des soirs parfumés de lilas surtout, où cette pensée est douloureuse. Alors, pour oublier un peu, Anne-Marie portait vers ses fleurs favorites, pénétrait dans leurs massifs odorants, plongeait son visage dans leurs touffes, les respirait, s'en grisait, se "lilanisait", comme d'autres se morphinent, et, au bout de quelques minutes, il lui venait une sorte d'extase, de demi-anesthésie, où elle perdait presque la notion des choses, où elle perdait le souvenir des vieilles peines, où elle n'était qu'une âme entraînée par mille petites âmes printanières, comme une rose emportée par les abeilles.



Que faites-vous là ? demanda la jeune fille en reculant

Or, un soir où il faisait plus triste dans son cœur, Anne-Marie s'en alla vers les lilas. C'était la veille de l'Ascension. Les lilas étaient dans toute leur beauté ; ils formaient à l'extrémité du parc un petit bois odorant, aux cimes violettes et mauves, dont tout le vallon se parfumait. Anne-Marie se blottit sous eux, délicieusement, ainsi que dans un refuge. Il faisait déjà sombre ; le crépuscule pâmaît les corolles.

Anne-Marie soupira d'aise. Elle mit des lilas dans ses cheveux, elle en mit à son corsage ; quand une touffe se révélait à elle, par un parfum plus fort, elle l'attrait. Oh ! ce soir, ils sentaient si bon, ses lilas, qu'elle aurait voulu leur parler, leur sourire comme à des amis ! Et ses bras s'enfonçaient dans leurs buissons, avec un plaisir ingénu.

Mais, comme elle souriait ainsi à une branche plus belle et lui tendait les mains, Anne-Marie poussa un cri de frayeur. Ce n'était plus un lilas que ses mains avaient touché ; c'étaient d'autres mains, des mains d'homme, qui se joignaient aux siennes, qui les pressaient...

—Ah ! qui est là ! que faites-vous là ?... demanda la jeune fille en reculant.

Elle essaya de fuir ; mais les mains qui avaient pris les siennes la retenaient doucement ; et tout à coup, Anne-Marie crut sentir sur ses mains une caresse légère, un baiser silencieux qui n'était pas un baiser de fleur.

Alors, elle pâlit.

—Monsieur ! qui êtes-vous ?... balbutia-t-elle, révoltée.

Elle entendit une voix jeune répondre :

—Qu'importe, mademoiselle ? Je suis quelqu'un qui vous trouve belle, bien belle dans vos lilas, et qui n'a pu s'empêcher... Est-ce que vous me pardonnez ? Est-ce que vous me permettez de revenir ?... Oh ! je ne voudrais pas vous faire de la peine ! Je m'en vais, mademoiselle, puisque je vous fais de la peine... Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? Je vous reverrai ?... Daignez me dire que je vous reverrai ?...

Anne-Marie n'écoutait plus. Elle était partie dès que les mains de ce jeune homme avaient lâché les siennes, elle était sortie du coin des lilas, en courant, et avait pris la direction de la maison. Elle y arriva tout essoufflée, monta dans sa chambre, s'agenouilla sur son prie-Dieu, et là, prenant sa tête entre ses mains, elle murmura :

—Mon Dieu ! quelle aventure. Qu'est-ce que ce jeune homme m'a dit ?

Et elle resta là longtemps, pensive, dans l'ombre tiède, en sentant parfois un arôme de lilas entrer par la fenêtre, comme un aveu d'amour.

Anne-Marie n'alla plus au coin des lilas. Elle craignait d'y retrouver ce jeune homme. Ne lui avait-il pas laissé entendre qu'il y serait, puisqu'il l'avait priée d'y revenir ? Non, elle ne pouvait plus aller respirer l'âme de ses fleurs, au crépuscule. Et c'était fort triste. Ah ! l'ennuyeux jeune homme !

Mais qui était-ce donc ? Il faisait trop noir, quand Anne-Marie l'avait trouvé sous ce massif, pour voir distinctement son visage, mais il lui avait semblé qu'il était blond, qu'il avait une physionomie agréable, des yeux fort doux. Elle ne connaissait personne qui lui ressemblât au pays. Était-ce donc un étranger ? quelque touriste audacieux qui avait pénétré dans le parc, attiré par les lilas, et s'était amusé à dire des choses folles à une pauvre jeune fille dont il ne savait même pas le nom ?

—...Quelqu'un qui vous trouve belle, mademoiselle, bien belle dans vos lilas... Il avait dit cela. Oh ! elle s'en souvenait bien. Le son de ces paroles était encore un peu dans ses oreilles, et son cœur en semblait tout ému. S'il avait dit vrai ? si, réellement, il l'avait trouvée belle ?... Il avait eu, pour dire cela, une voix pure, une voix qui n'avait pas l'air de mentir...

—Françoise, allez me couper une botte de lilas, ordonna-t-elle, le lendemain soir, à l'heure où elle respirait ordinairement le parfum de ses fleurs préférées.

Quand la femme de chambre fut revenue, sa



Une âme, les lilas ? Oh ! mademoiselle

maîtresse lui demanda, d'une voix qui tremblait un peu :

—N'avez-vous rencontré personne, Françoise ?

—Non, mademoiselle.

Anne-Marie baissa la tête.

Le jour suivant, à la même heure, elle pria sa femme de chambre d'aller lui chercher une autre botte de lilas, une grande botte, tant qu'elle pourrait en porter.

—Oh ! mademoiselle, confia Françoise quand elle fut revenue. J'ai eu joliment peur !

—Pourquoi donc ?

—Il y avait un jeune homme caché sous les lilas.

—Vraiment ? Qui ?

—Je n'ai pas pu le reconnaître. Quelqu'un qui n'est pas du pays, bien sûr !...

Le troisième jour, en rapportant sa nouvelle botte de lilas, Françoise dit :

—Je l'ai revu, mademoiselle, et je sais qui c'est !

—Ah ?

—C'est ce jeune docteur de Paris qui est venu passer quelques jours chez le notaire. Il paraît qu'il s'en va demain.

—Demain ? Qui vous a dit ?

—Le petit clerc... Il doit partir demain soir, par le train de nuit. Ce n'est pas trop tôt. Je suis sûre qu'il aimait vos lilas, ce Parisien...

Anne-Marie n'écoutait plus Françoise. Il allait donc quitter le pays, ce jeune homme qui l'avait trouvée belle un soir ?

Le lendemain, elle regarda longtemps, de sa fenêtre, le coin des lilas, ce petit bois d'un violet pâle, d'un mauve rose qui était là-bas, au bout du parc. Oh ! y revenir ! voir s'il y était encore !... Il devait y être, puisqu'il y était les autres jours. Il devait l'y attendre. Et pour persister ainsi, vraiment, il devait avoir un coin de cœur bien disposé pour elle.

Mais Anne-Marie ne pouvait pas revenir aux lilas, puisque ce jeune homme lui avait dit qu'il y serait. Ah ! le maladroit ! pourquoi dire des choses comme cela ?...

—Françoise, allez encore me chercher des lilas, ordonna-t-elle ce dernier jour, avec tristesse, un peu avant le coucher du soleil. Plusieurs bottes de lilas ! tout ce que vous pourrez cueillir !... Allez-y avec le jardinier pour m'en apporter davantage !



Elle tendit vers lui sa main tremblante

Un quart d'heure après, la chambre d'Anne-Marie était pleine de lilas. Le jardinier en avait apporté deux grandes corbeilles...

Anne-Marie remercia ses gens et les pria de la laisser seule.

Alors, elle mit des lilas dans ses cheveux, comme l'autre soir; elle en fixa des bouquets sur sa robe. Elle couvrit sa chaise longue de ceux qui restèrent, puis elle s'étendit dessus et ferma les yeux. Oh! comme ils embaumaient! Comme ils lui disaient des choses mélancoliques! "Il s'en va donc! lui murmuraient-ils. Tu ne le verras plus, le seul homme qui t'ait trouvée belle, qui t'aurait aimée peut-être..."

La porte était fermée, la fenêtre était fermée, le parfum des lilas saturait l'air et Anne-Marie éprouva une griserie plus intense que de coutume; ses paupières s'alourdirent, son cerveau s'enténébra.

Au crépuscule, quand Françoise vint prévenir mademoiselle qu'on était à table, elle la trouva évanouie.

— Ah! mon Dieu!... Ouvrez la fenêtre!... Aérez!... Un médecin, vite!

Ces cris firent gémir les échos de la vieille maison.

Quelques minutes après, Anne-Marie rouvrit les yeux et crut vivre un rêve. Il était là, le jeune inconnu de l'autre soir, là, tout près d'elle; il lui souriait, il lui tendait de nouveau la main.

Le médecin de la famille étant absent, on était allé chercher le plus proche, et on n'avait trouvé que ce jeune docteur de Paris, en villégiature chez le notaire.

Anne-Marie sentit ses yeux se remplir de larmes.



Elle resta longtemps pensive

— Oh! pas de lampe! aurait-elle voulu dire à Françoise qui apportait de la lumière.

Elle craignait qu'il ne la trouvât laide s'il la voyait trop distinctement; et son visage, rouge de confusion, essaya de se blottir sous les derniers lilas.

Mais le jeune médecin les enlevait.

— Quelle idée, mademoiselle! gronda-t-il d'une voix tendre. Vous auriez pu vous asphyxier! Vous aimez donc beaucoup ces fleurs!

Oh! oui! balbutia la jeune fille en tenant ses yeux clos.

— Moi aussi, je les aime! dit-il plus bas. Mais ce n'est pas une raison pour commettre de telles imprudences.

Et, profitant d'une minute où on l'avait laissé seul avec elle, il demanda:

— Est-ce que vous me reconnaissez, mademoiselle?

Dans un souffle, elle répondit:

— Oui!... Allez-vous-en!

— Je veux bien, mais à une condition: c'est que vous me permettrez de venir revoir vos lilas l'année prochaine.

Anne-Marie soupira. Ses yeux se rouvrirent. Pendant deux secondes, ils restèrent fixés sur ceux du jeune homme. Oh! ils semblaient bons, les yeux de ce jeune homme! bons et loyaux! Ils semblaient la trouver belle encore, quoique les lampes fussent allumées!...

Elle tendit vers lui sa main tremblante.

— A l'année prochaine! dit-elle dans un sourire qui lui apportait le remerciement de son cœur.

Deux heures après il avait repris le train de Paris. Reviendrait-il l'année prochaine? C'est si long, une année! et tant de promesses ont le temps de tomber, comme des pétales de lilas fleuris!

Mais qu'importe à Anne-Marie? Un soir, deux soirs, on l'a trouvée belle. C'est assez pour certaines.

Depuis lors, elle ne doute plus que les lilas aient une âme, une âme très belle, très pure, toute conquérante, qu'ils prêtent parfois à ceux qui les aiment bien.

JEAN RAMEAU.

LÉGENDE DES ESQUIMAUX

Les glaciers occupaient des espaces immenses rayonnant de centres nombreux, ils descendaient dans toutes les directions, fleuves lents et silencieux présentant l'aspect de vastes mers bleuâtres dont les vagues auraient été tout d'un coup immobilisées dans des nuits éternelles.

Là vivait une peuplade d'Esquimaux, établie au nord de la baie de Motzebue, avant que la surface de la terre arctique eut été modifiée et avant que la partie nord n'eut surgi du fond des mers.

Ils étaient, d'après leur tradition, le seul peuple existant sur la terre.

Dans le temps passé de l'obscurité, quelques-uns furent emportés sur les glaces; ils réussirent à vivre en tuant des phoques, jusqu'à ce qu'ils eussent pu atteindre une terre inconnue, éloignée, au nord de la pointe Barrow, dans la région montagneuse où un chef de tribu très puissant habitait le sommet du pic le plus élevé.

Ces hommes, couverts de poils, avaient des têtes de corbeau et les yeux placés à la partie supérieure de la poitrine.

Au toit de la hutte de ce chef fantastique, étaient suspendues deux boules qui brillaient au milieu de la nuit comme deux phares électriques; elles étaient considérées comme très précieuses et gardées avec le plus grand soin.

Le chef étant absent, les gardes, engourdis par le froid, s'étaient endormis. Des hommes, jaloux du prestige de ce chef, croyant qu'il le devait à la possession de ce trésor, résolurent de s'en emparer. Ils les firent tomber du toit, mais à leur grand étonnement, ils ne purent les saisir, elles roulèrent sur le plancher de la hutte, au-delà de la porte, et jusqu'au bas de la montagne.

Le bruit énorme de leur chute, et la nuit encore profonde qui régna autour d'eux, réveillèrent et terrorisèrent les gardes, qui cherchèrent cependant à les rattraper.

Le peuple en foule admira la beauté phosphorescente des boules bondissantes sans pouvoir les saisir. Cependant, une lutte violente s'engagea entre eux pour les posséder, et finalement elles furent brisées.

Une lumière éclatante jaillit de l'une d'elles, tandis que l'autre s'éteignit tout à fait, à croire qu'il n'y en avait jamais eu qu'une.

Alors, une lutte homérique se produisit devant ce peuple effrayé.

Il leur apparut deux énormes génies, un resplendissant de clarté, l'autre noir et terrible comme l'obscurité.

Le Génie lumineux se précipita sur son ennemi pour lui enfoncer sa lance à travers le cœur, afin de délivrer la terre des ténèbres éternelles. Le coup a porté, et le génie de la nuit roule à ses pieds; cependant, il n'est pas encore tout à fait vaincu, il essaya de saisir son épée pour se venger, il se souleva à demi, frémissant, ressemblant au vent de la mer qui gémit en se brisant sur les rochers; à la seconde reprise, son épée éclata au choc, ainsi qu'un morceau de glace, et ses débris, comme des oiseaux, s'élevèrent vers les cieux; l'autre, au contraire, le transperça de part en part, tant était parfait l'acier qu'avait forgé le dieu Thoor. Pour la troisième fois, il retombe dans la poussière; il est incapable de se relever. Le bon génie lui dit alors: "Rentre dans les ténèbres dont tu n'aurais jamais dû sortir; mais pour récompenser les humains de m'avoir délivré et donné l'occasion de te vaincre, je ferai resplendir la clarté lumineuse et bienfaisante du soleil pendant six mois pour qu'il féconde la terre aride et froide qu'ils habitent. Tu règneras, toi, les six autres mois pendant le repos de la végétation."

Telle fut l'origine du jour et de la nuit.

La lutte qui venait de se livrer, avait troublé le monde au point que l'anatomie des hommes et la surface de la terre en furent modifiées.

La lumière apparaissant sur la terre, les hommes commencèrent à chasser les baleines en mer et à emporter la chair et les ossements dans leur demeure montagnaise.

Une famille qui errait sur la terre, sortie récemment du sein des eaux, descendit le promontoire appelé aujourd'hui "Pointe Hope". Y trouvant une végétation prospère et des baleines en quantité, elle construisit une hutte et y installa sa demeure. Au bout de quelques années, le père et la mère moururent. Quelques-uns des enfants s'étaient éloignés, d'autres avaient regagné leur pays d'origine; un frère et une soeur furent les seuls qui restèrent en ce lieu. Un jour, ils se disputèrent et le frère tua sa soeur.

Plus tard, lorsqu'il chassait au loin, l'esprit de sa soeur revenait vers lui, sortant tantôt d'une plante qu'il mangeait, tantôt d'une autre.

Chaque fois qu'il entendait sa voix, il voulait détruire la plante avec son bâton, et, la poursuivant ainsi de plante en plante, il les détruisait toutes.

Un jour qu'affolé plus que jamais par cette voix plaintive, il crut voir des rayons de lumière qui s'élevaient en étincelant à tous les points de l'horizon.

Ils avaient la forme de langues de feu, quelques-uns ressemblaient à des pyramides flamboyantes et n'arrivaient qu'à la moitié de la hauteur qu'atteignaient les autres; ceux-ci, laissant retomber un peu leurs pointes, formaient une espèce de dôme ou de dais dont la couleur passait du rouge au brun.

De temps en temps, ces cônes semblaient lancer des traits de flamme, quelquefois ils s'entouraient de rayons lumineux.

Toutes ces flammes, ces jeux, ces rayons, ces torrents de lumière, que l'horizon fournissait de tous les points, semblaient monter avec vigueur comme obéissant à l'impulsion d'une force surhumaine.

Il voyait ce dais se balancer comme un nuage et même tourner en rond. Toutes ces pyramides se détachaient très distinctement sur le fond de vapeurs d'un rouge vif, lequel semblait tapisser l'horizon, ce qui donnait à cette partie de l'atmosphère l'apparence d'un vaste enclos entouré de piliers de porphyre.

Au nord et au sud, les rayons étaient perpendiculaires à l'horizon; dans les points intermédiaires, ils s'inclinaient plus ou moins à l'est et à l'ouest, telle l'aurore boréale.

Il entendait des sifflements aigus et des craquements de tremblements de terre; terrifié, il vit sa soeur s'élever au milieu de cette éblouissante lumière et gagner le soleil, dont le meurtrier ne pourrait jamais fixer les rayons. Lui-même se trouva transporté dans la lune, où, le bâton en main, punition éternelle, il la poursuivra toujours en vain.

DE BOIS-ARNAULT.

QUELLE MARQUE ?



MADAME BONCOEUR. — Et j'espère que vous ne dépenserez pas cet argent en boisson empoisonnée... GOSIER DE TOLE. — Alors, quelle marque particulière madame désire-t-elle que je prenne ?

Le chevalier de B..., racontant devant le comte d'A..., officier des gardes du corps, une histoire fort invraisemblable, le comte souriait de manière à embarrasser le narrateur.

"Quoi! monsieur, vous ne croyez pas à mon histoire ?

— Je ne dis pas cela; mais je n'oserais pas la répéter, à cause de mon accent gascon."

LA FIGUE

LE PRIX D'UNE FIGUE.

Ces jours derniers, passant devant un étalage de fruits, je voyais affichés les prix de paniers de figues. Malgré moi, je pensais à la figue de Béatrix de Bourgogne, impératrice d'Allemagne, et au prix qu'elle avait coûté.

Frédéric Barberousse se disait maître de l'Italie ; mais les papes et certaines cités libres lui tenaient fièrement tête ; Milan, en particulier, se refusait à subir le joug des Germains. Il fallut mettre plus d'une armée sur pied pour lui dicter des lois.

Enfin, en 1157, Frédéric parvint à pénétrer dans ses murs, mais sans détruire sa force, et bientôt Milan secoua le joug et appela les autres cités lombardes à l'indépendance.

Cette ville était alors dans un haut état de splendeur, et les voyageurs parlaient avec admiration des beautés dont la nature et l'art l'avaient comblée.

La jeune impératrice Frédéric fut dévorée de curiosité et voulut à tout prix visiter la cité merveilleuse ; s'écartant de l'armée de son époux avec une faible escorte, elle se dirigea imprudemment vers Milan, dont elle ne pouvait ignorer les dispositions hostiles.

Elle obtint d'en franchir les portes avec quelques pages et des dames de sa suite, à la condition que ses hommes d'armes resteraient au dehors.

Voilà donc la trop curieuse princesse qui parcourt Milan et longuement s'extasie. Les habitants ne la connaissent pas et respectent l'étrangère ; mais les hommages de ses suivantes, plus encore l'indiscrétion d'un page, trahissent l'incognito ; bientôt une rumeur s'élève :

—C'est la femme de Barberousse, notre ennemi.

Le peuple s'assemble en tumulte, les menaces éclatent ; on demande justice aux magistrats contre l'Allemand qui vient braver la ville libre.

Y eut-il sentence d'un podestat effrayé ?

Y eut-il simplement émeute ? On l'ignore, mais le fait indéniable, c'est que Béatrix fut condamnée au plus sanglant affront.

Les Milanais se saisirent de l'impératrice, la placèrent sur une ânesse, le visage tourné du côté de la queue, qu'ils la forcèrent à tenir comme un cavalier sa bride, et, en cette position, ils la promenèrent en tous sens dans la ville.

—Tiens, voilà Milan, regarde à loisir.

De méchantes femmes allèrent plus loin ; elles ramassèrent une figue tombée dans la poussière et exigèrent que Béatrix mangeât ce fruit souillé.

La princesse put enfin s'échapper, au milieu des huées, et revint à demi-morte de honte et d'effroi près de l'empereur, son époux.

Barberousse, outré de fureur, fit venir des troupes de Souabe, alla mettre le siège devant Milan et parvint à s'en rendre maître.

La ville fut rasée, les églises seules restèrent debout.

L'emplacement de la cité fut labouré comme un champ, et l'on y sema du sel au lieu de blé.

Ceux des habitants qui n'avaient pas été massacrés, après l'assaut, furent tous condamnés à retirer avec leurs dents et à manger une figue que le vainqueur avait fait attacher à la queue de l'ânesse.

Plusieurs préférèrent la mort à cette ignominie. Tel fut le prix d'une figue.

Le souvenir de cet épisode est resté si vivant en Lombardie, que les habitants disent, en balayant les étables : "Voilà la figue !..."

La figue est le fruit du "Ficus Carica" ou figuier, arbre de la famille des ulmées.

A vrai dire, la figue n'est pas un fruit, car elle est constituée par les pédoncules des fleurs femelles et leurs calices, devenus charnus ainsi que la portion interne du réceptacle.

Le figuier pousse surtout dans le Midi de la France, en Italie, en Grèce, en Asie-Mineure et en Algérie ; cependant, il en existe beaucoup dans les jardins du centre de la France et dans l'Ouest.

A Paris même, sur une terrasse, un figuier est en plein rapport.

Il suffit de bien abriter l'arbre et de le placer en plein midi.

Voici une pratique ordinaire dans les pays méridionaux qu'il est facile d'imiter et qui vous donnera, à la fin de l'automne, de belles figues bien mûres.

Quand la couleur verte des figues commence à pâlir, quand surtout leur oeil commence à rougir, c'est un signe qu'elles se disposent à mûrir.

Vous prenez alors de bonne humeur à manger dans un petit godet, puis, armé d'un bâton pointu, vous montez sur une échelle, vous trempez la pointe du bâton dans l'huile et vous touchez délicatement l'oeil des figues.

Si une figue n'est pas assez développée pour que le principe de maturité existe déjà, l'opération est sans effet, et la figue n'en éprouve aucune altération, mais si déjà elle se trouve dans une disposition à mûrir, alors, sa maturation s'accélère avec une vitesse merveilleuse.

D'après cette expérience répétée plusieurs fois, la figue huilée est toujours mûre huit ou neuf jours après l'opération, tandis que celle qui est abandonnée à la nature ne mûrit que vingt jours après, c'est-à-dire dix jours plus tard que la première.

Les figues mûries au moyen de l'huile sont moins délicates que celles qui ont mûri naturellement ; cependant, la différence est si légère qu'elle n'est sentie que par les palais les plus fins, et l'on est si heureux d'avoir sur sa table les fruits de son jardin qu'un peu d'artifice pour les obtenir est bien permis. Ce moyen n'aurait pas les mêmes effets pour les figues à conserve sèches, elles resteraient à moitié vides ne consistant qu'en une peau charnue contenant des grains secs et croquants qui incommode la bouche.

L'avantage qui résulte de l'usage d'huiler l'oeil des figues est d'assurer la maturité de toute la récolte, vu que, dans les variétés les plus estimées, il n'en mûrirait que la moitié ; si on ne les huilait pas, la dernière moitié, surprise par le froid, resterait quelque temps sur l'arbre et puis tomberait encore verte.

Lorsqu'elle n'est pas mûre, la figue est rugueuse, coriace en laisse écouler un suc blanc laiteux, âcre, qui est un véritable ferment digestif, une pepsine végétale, qui, mise en contact avec de la fibrine, la digère complètement et la transforme en peptone.

Lorsqu'elle est bien mûre, l'intérieur devient rougeâtre, tandis que la peau reste verte ou prend une coloration jaunâtre ou brune ; le réceptacle se ramollit, devient succulent, et un suc, sucré d'une saveur agréable, remplace le suc laiteux, âcre.

En somme, à l'état frais, c'est un fruit très sain, très-nourrissant.

La figue sèche compte parmi les quatre fruits pectoraux.

Elle sert à faire des gargarismes employés contre les irritations de la gorge.

On en fait aussi des cataplasmes émollients, et nous recommandons particulièrement aux personnes délicates des gencives, ou atteintes d'abcès, d'appliquer une moitié de figue sur la partie malade.

LES HIRONDELLES

Dans l'angle noirci de la cheminée
Haute et calcinée,
Au coin de la vitre, aux poutres des toits,
Sous l'auvent bordé de vignes nouvelles,
Nous avons ensemble essayé nos ailes,
Essayé nos voix.

Puis l'heure est venue où l'herbe frissonne
Aux bises d'automne,
Et nous avons pris toutes notre essor
Vers les pays bleus, sur lesquels sans cesse
Un soleil d'été, comme une caresse,
Tombe en nappes d'or.

Mais lorsque au désert notre vol se pose
Sur le granit rose
D'un vieux sphinx qui rêve aux siècles éteints,
Souvent nous songeons aux petites villes
Où nos nids muets dorment sous les tuiles
Des logis lointains ;

Et nous revoyons les maisons bourgeoises,
Le clocher d'ardoises
Qui monte parmi les tilleuls en fleurs,
Et le pont de pierre où, comme des flèches,
Nous filions tout droit sous les arches fraîches,
Pleines de pêcheurs.

Et nous attendons, lassés de lumière,
L'aube printanière
Où, loin des ardeurs d'un soleil brutal,
Nous irons revoir les forêts de hêtres
Et les nids logés au coin des fenêtres
Du pays natal.

ANDRE THEURIET.

Deux jeunes fêtards se rencontrent :
—Et ton oncle à héritage ?
—Ne m'en parle pas, il a 98 ans !!
—Quel viveur !!!

Soir du 1er janvier.
Le concierge fait le compte des étrennes reçues ;
sa femme surveille l'opération.
—Tu sais, les Gamichon n'ont donné que dix francs !
—Si c'est pas honteux ! Des gens qui sont presque aussi riches que nous !

—Bonjour, docteur.
—Bonjour, chère madame, ça va bien ?
—Si ça allait bien, je ne serais pas ici.
—C'est juste, excusez-moi. Je ne peux pas admettre que mes clients soient malades.
—C'est peut-être pour cela que vous ne les guérissez jamais ?

Veuillez découper le bulletin suivant après l'avoir rempli, et nous le renvoyer avec Une piastre, et vous recevrez l'ALBUM UNIVERSEL pendant quatre mois.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'envoyer l'ALBUM UNIVERSEL pour quatre mois. Vous trouverez une piastre dans cette lettre. Et adressez-moi le journal, comme suit :

NOM.....

ADRESSE.....